John Yolton
Leith Seminar
March 1989

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

*PAR M. DE V****,

AVEC

PLUSIEURS PIECES

GALANTES ET NOUVELLES,

DE DIFFÉRENTS AUTEURS.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

A BERLIN;

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXIV.

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

*PAR M. DE V***.*

LETTRE SUR L'AME.

MONSIEUR,

Il faut que je l'avoue ; lorſque j'ai examiné l'infaillible Ariſtote, le Docteur Évangélique, le divin Platon, j'ai pris ces épithetes pour des ſobriquets. Je n'ai vu dans tous les Philoſophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de perſuader qu'ils ont une vue d'aigle ; & d'autres curieux & fous qui les croient ſur leur parole, & qui s'imaginent auſſi de voir quelque choſe.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreur, Descartes & Malbranche. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance, dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mere de belles idées métaphysiques & de beaux axiomes généraux, qu'elle oublie ensuite.

Pour le P. Malbranche, il est bien persuadé que nous voyons tout en Dieu; il a trouvé des Partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont les mieux reçues de la foible imagination des hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'ame; enfin, c'est un usage qui en a écrit modestement l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire, selon que je l'ai conçue. Je sais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de Mr. Locke : il se pourroit bien faire que Mr. Locke eut raison contre Descartes & Malbranche, & qu'il eut tort contre la Sorbonne; je parle selon les lumieres de la Philosophie, non selon les révélations de la Foi.

Il ne m'appartient que de penser humainement; les Théologiens décident divinement; c'est tout autre chose La raison & la foi sont de nature contraire; en un mot, voici un petit précis de Mr. Locke, que je censurerois si j'étois Théologien, & que j'adopte pour un moment comme hypothese, comme conjecture de simple Philosophie; humainement parlant, il s'agit de savoir ce que c'est que l'ame.

1°. Le mot d'ame est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre; nous n'entendons que

les chofes dont nous avons une idée, nous n'avons point d'idée d'ame, d'efprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de fentir & de penfer, comme nous appellons vie, la faculté de vivre ; volonté, la faculté de vouloir.

Des raifonneurs font venus enfuite, & ont dit : l'homme eft compofé de matiere & d'efprit ; la matiere eft étendue & divifible ; l'efprit n'eft ni étendu ni divifible ; donc il eft, difent-ils, d'une autre nature. C'eft un affemblage d'êtres qui ne font point faits l'un pour l'autre, & que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame : elle n'a point de parties ; donc elle eft éternelle : elle a des idées pures & fpirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matiere : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc Dieu les lui donne : donc elle apporte en naiffant les idées de Dieu, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces Meffieurs qu'ils font bien favants. Ils nous difent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matiere, & décident enfuite nettement ce qu'elle eft ; & moi, je leur dis, vous ne connoiffez ni l'efprit ni la matiere. Par l'efprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penfer ; par la matiere, vous ne pouvez entendre qu'un certain affemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de folidités, & il vous a plu d'appeller cela matiere, & vous avez affigné les limites de la matiere & de l'ame, avant

d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matiere, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité ; & moi je vous dis modestement qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoissons pas. Vous dites que l'ame est invisible, éternelle, vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à peu près comme un Régent de College, qui n'ayant vu d'horloge de sa vie, auroit tout d'un coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les temps, & encore plus étonné qu'un bouton, poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon Philosophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne, & qui en mene les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des Anges qui font aller les spheres célestes, & il fait soutenir dans sa classe de belles theses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre ; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le systême de l'ame des montres, qui passe pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la montre, que l'on appelle homme, & qui au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connoître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas à pas le progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger

dans ce corps, lorſqu'il a environ ſix ſemaines; que cette ame à ſon arrivée eſt pourvue des idées métaphyſiques; connoiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement; étant en un mot une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'uterus avec une ignorance craſſe; elle a paſſé dix-huit mois à ne connoître que le tetton de ſa Nourrice; & lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire reſſouvenir cette ame de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avoit quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité à quoi penſoit l'ame de Deſcartes & de Malbranche, quand elle imagina de telles rêveries? Suivons donc l'idée du petit enfant, ſans nous arrêter aux imaginations des Philoſophes.

Le jour que ſa mere eſt accouchée de lui & de ſon ame, il eſt né un chien dans la maiſon, un chat, & un ſerin. Au bout de 18 mois, je fais du chien un excellent chaſſeur; le chat, au bout de ſix ſemaines, ſait déja tous ſes tours; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne ſait rien. Moi, homme groſſier, témoin de cette prodigieuſe différence, & qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le ſerin ſont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant eſt un automate. Cependant petit à petit je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire, qu'il a les mêmes paſſions que ces animaux, & alors j'avoue qu'il eſt comme eux une créature raiſonnable. Il me communique différentes idées par

quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien par des cris diverſifiés me fait exactement connoître ſes divers beſoins. J'apperçois qu'à l'âge de ſix ou ſept ans, l'enfant combine dans ſon petit cerveau preſqu'autant d'idées que mon chien de chaſſe dans le ſien ; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connoiſſances. Alors que dois-je penſer de lui ? Irai-je croire qu'il eſt d'une nature tout-à-fait différente ? Non, ſans doute ; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un Newton : vous prétendez qu'ils ſont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'aſſurer de la vraiſemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur ſommeil. Je les fais ſaigner l'un & l'autre outre meſure ; alors leurs idées ſemblent s'écouler avec le ſang. Dans cet état je les appelle ; ils ne me répondent plus : & ſi je leur tire encore quelques poëllettes, mes deux machines qui avoient auparavant des idées en très-grand nombre, & des paſſions de toute eſpece, n'ont plus aucun ſentiment. J'examine enſuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment, je m'apperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves ; il chaſſe, il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à ſa maîtreſſe, & fait l'amour en ſonge : ſi l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin, je vois que leur faculté de ſentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'eſt développée en eux petit à petit, & s'affoiblit auſſi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapports cent fois, que je n'en

n'en trouve entre tel homme d'eſprit & tel homme abſolument imbécille. Quelle eſt donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique Égyptienne imaginât la ſpiritualité, l'immortalité de l'ame. Je ſoupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'Archimede & une taupe ſont de la même eſpece, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde ſont formés par les mêmes principes, quoique l'un ſoit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penſerai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matiere organiſée pour penſer : je croirai que la matiere a des ſenſations à proportion de la fineſſe de ſes ſens ; que ce ſont eux qui les proportionnent à la meſure de nos idées: je croirai que l'huître à l'écaille a moins de ſenſations & de ſens, parce qu'ayant l'ame attachée à ſon écaille, cinq ſens lui ſeroient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens: nous en avons cinq ; ce qui eſt bien peu de choſes ; il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, & que d'autres eſpeces encore plus parfaites ont des ſens à l'infini.

Il me paroît que voilà la maniere la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire, de deviner & de ſoupçonner certainement. Il s'eſt paſſé bien du temps avant que les hommes aient été aſſez ingénieux pour imaginer un être inconnu, qui eſt nous, qui fait tout en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par degrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce

mot *ame* a ſignifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Enſuite notre orgueil nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'appercevoir & de ſentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion, quand les Humanités m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumiere*, l'*eſpace*, le *corps*, le *temps*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage M. Locke : la Philoſophie conſiſte à s'arrêter, quand le flambeau de la Phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature : mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne dois pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſur-tout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer & de ſentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans une autre appellée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous recriez à cette propoſition ; vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer ? Mais que diriez-vous, répondroit Mr. Locke, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous, qui oſez borner la puiſſance de Dieu ? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſurer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à Dieu de donner à la matiere le ſentiment & le penſer ? Foibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matiere ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matiere, telle qu'elle ſoit, penſe.

Grands Philoſophes, qui décidez du pouvoir de Dieu, & qui dites que Dieu peut d'une pierre faire un Ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, Dieu ne feroit, en ce cas, que donner à une pierre la puiſſance de penſer ; car ſi la matiere de la pierre ne reſtoit pas, ce ne ſeroit plus une pierre ; ce ſeroit une pierre anéantie, & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choſes : votre ignorance, & la puiſſance immenſe du Créateur ; votre ignorance qui ſe révolte ſur la matiere penſante, & la puiſſance du Créateur, à qui certes cela n'eſt pas impoſſible.

Vous, qui ſavez que la matiere ne périt pas, vous conteſterez à Dieu le pouvoir de conſerver dans cette matiere la plus belle qualité dont il l'avoit ornée ! l'étendue ſubſiſte bien ſans corps par lui, puiſqu'il y a des Philoſophes qui croient le vuide ; les accidents ſubſiſtent bien ſans la ſubſtance parmi les Chrétiens, qui croient la transſubſtantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudroit en ſavoir plus que vous n'en ſavez : vous avez beau faire, vous ne ſaurez jamais autre choſe, ſinon que vous êtes corps, & que vous penſez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs ſyllogiſmes pour des oracles, & leurs ſuperſtitions pour la Religion, regardent Mr. Locke comme un impie dangereux. Ces ſuperſtitieux ſont dans la ſociété ce que les poltrons ſont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de diſſiper leur crainte ; il faut qu'ils ſachent

que ce ne feront pas les fentimens des Philofophes qui feront jamais tort à la Religion. Il eft affuré que la lumiere vient du foleil, & que les planettes tournent autour de cet aftre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumiere a été faite avant le foleil, & que le foleil s'eft arrêté fur le village de Gabaon. Il eft démontré que l'arc-en-ciel eft formé néceffairement par la pluie : on n'en refpecte pas moins le texte facré, qui dit que Dieu pofa fon arc dans les nues, après le déluge, en figne qu'il n'y auroit plus d'inondation.

Le Myftere de la Trinité & celui de l'Euchariftie ont beau être contradictoires aux démonftrations connues; ils n'en font pas moins révérés chez les Philofophes Catholiques, qui favent que les chofes de la raifon & de la foi font de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles; & les Papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même Religion Chrétienne, dont on croyoit la deftruction fûre, en cas qu'on pût trouver un homme, qui, comme on parloit alors, auroit la tête en bas & les pieds en haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu Philofophe St. Auguftin, feroit tombé du Ciel.

Jamais les Philofophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pays : pourquoi ? C'eft qu'ils font fans enthoufiafme, & qu'ils n'écrivent point pour le Peuple. Divifez le genre humain en vingt parties; il y en a dix-neuf compofées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne fauront jamais s'il y a eu un Locke au monde. Dans la

vingtieme partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ? Il y en a vingt qui liſent les Romans, contre un qui étudie la Philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt extrêmement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde. Ce n'eſt ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Hobbes, ni Strambourg, ni Collins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie ; ce ſont la plupart des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de ſecte ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? Tous les livres des Philoſophes modernes, mis enſemble, ne feront jamais dans ce monde autant de bruit ſeulement qu'en fit autrefois la diſpute des Cordeliers ſur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reſte, je vous répéte encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne ſuis reſponſable de rien. Il y a peut-être parmi ces ſonges des raiſonnemens, & même quelques rêveries auxquels je donnerois la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ſacrifiaſſe tout d'un coup à la Religion & à la Patrie.

LES ADIEUX

*De M. de V*** à Madame du Châtelet.*

ADieu, belle Émilie, (*a*)
En Prusse je m'en vas
Étaler ma folie,
Et promener mes rats ;
Dans cette Cour polie,
On connoît mieux le prix
De nos beaux esprits.

Paris qui m'a vu naître,
Me laisse sans éclat, (*b*)
Et ma manie est d'être
Un Ministre d'État,
Des Finances le maître,
Au moins Ambassadeur,
Comme feu Prieur. (*c*)

Adieu, mauvais Poëte, (*d*)
Jamais las du sifflet,
Qu'à saint Lazare on fouette,

[*a*] Madame la Marquise du Châtelet.

[*b*] Voyez les Lettres Philosophiques & le Temple du Goût, où Voltaire ne cesse de parler des honneurs rendus en Angleterre aux gens de Lettres. Voyez aussi la Préface de Zaïre.

[*c*] M. le Prieur, Anglois, homme d'esprit & de mérite, a été Ambassadeur pour l'Angleterre.

[*d*] Roi, qui a été enfermé à Saint-Lazare pour son Coche, piece satyrique contre l'Académie Françoise ; il eut ordre de se défaire de sa Charge de Conseiller au Châtelet.

Chaſſé du Châtelet;
Adieu, l'homme à courbette,
Tant frippon, tant battu,
Et de plus cocu.

Adieu toi, vilain Prêtre, (*e*)
Tiré par mon crédit,
Du Château de Bicêtre,
Pour le péché maudit
Qui fit brûler ton Maître,
Soin honteux que j'ai pris
D'un Frippier d'Écrits.

Sur la ſelette dure
Où ſiegea Deſchauffour,
Quand en humble poſture
Tu parus l'autre jour, (*f*)
Craignois-tu la brûlure ?
Oui, jamais on ne vit
Coquin plus petit.

Tyriot, pauvre haire,
Adieu, Juré crieur,
Tu fus en Angleterre
Mon digne Ambaſſadeur: (*g*)
Prône plutôt la Serre,

[*e*] L'Abbé des Fontaines : il n'a jamais compoſé d'ouvrages; il n'a fait que rapetaſſer ceux des autres, & les défigurer. Voyez ſon Apologie faite par lui-même.

[*f*] Il s'agit du jugement qu'il a ſubi pour le diſcours mordant qu'il a fait au nom de l'Abbé Séguy.

[*g*] Tyriot a été quelque temps chargé des affaires de Voltaire a Londres ; c'eſt ſon ami intime, & il eſt dans la confidence de tous ſes Ouvrages; c'eſt ce qui le fait appeller, *Auteur Conſultant.*

Que les vers de deux fats
Et de ton Midas.

Pour quelque rime fade,
Bernard, (*h*) que tu forgeas;
Tu crois que l'Illiade
Te dois céder le pas.
Céladon de Tribade,
Dis, Monsieur l'Écrivain,
Qui te rend si vain?

Si je quitte la Prusse,
Chassé par le bâton,
Je fuirai chez le Russe
Prêcher Locke & Newton;
Ou porter mon prépuce
Au Révérend Moufti
Comme Mackarti. (*i*)

Adieu, belle Émilie,
Objet de mes plaisirs;
Par la Philosophie
Amuse tes desirs;
Ou bien suis-moi, ma mie:
Un Milord de mon nom
Vaut bien un Kinston. (*k*)

[*h*] Bernard, Secretaire du Maréchal de Coigny, a fait une Épitre à la Sallé, qui est une Tribade, dont il est le Céladon, c'est-à-dire, l'amoureux *Virtuoso*.

[*i*] L'Abbé Mackarti, fils d'un Irlandois, passa, il y a quatre ans, en Turquie avec le Chevalier de Mornaye & de Ramsay : ils avoient emprunté chacun 6000 liv. à Samuël Bernard, sous prétexte d'acheter une Lieutenance aux Gardes.

[*k*] Voltaire avoit pris le nom de Milord, étant logé à Rouen chez Jorre, Libraire, qui a imprimé les Lettres Philosophiques.

Maupertuis,

Maupertuis, ce Carême, (*l*)
Doit revenir, dit-on;
Il me dicta le thême
Que j'ai fait ſur Newton;
Tu ſauras le ſyſtême
Des meules de moulin
De ce Calotin.

Ne crains pas qu'on le drape;
Pour voir le Cavalier,
Sa mine eſt une attrappe;
Le brave, à Montpellier,
De ce qui fait le Pape,
Autrefois a voulu
Être raſibu. (*m*)

Adieu, chere Émilie,
Parce que je m'en vas;
N'abrége point ta vie
Avec la mort aux rats: (*n*)
Conſole-toi, ma mie,
Aux petites Maiſons
Nous nous reverrons.

[*l*] Maupertuis, de l'Académie des Sciences, eſt un homme de mérite; mais admirateur outré des Anglois. Il a imprimé que les aſtres étoient ſemblables à des meules de moulin.

[*m*] Maupertuis, ayant une indiſpoſition galante, alla à Montpellier, où il voulut engager les Chirurgiens à le mutiler.

[*n*] Alluſion à ce que Madame du Châtelet a pris autrefois de l'opium dans un déſeſpoir amoureux.

AUTRE PIECE.

On dit que l'Abbé Terraſſon,
De Law & de la Mothe apôtre,
Va du Bordel à l'Hélicon,
N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
Pour avoir un léger prurit,
Il ſe fait chatouiller la feſſe ;
Manon fouette, il la careſſe,
Mais il bande comme il écrit.
Un jour dans la cérémonie
On l'étrilloit, il fretilloit,
Notre Putain ſe travailloit
Deſſus la feſſe racornie :
Entre Monſieur l'Abbé Dubos,
Qui voyant feſſer ſon confrere,
Dit tout haut, approuvant l'affaire,
Frappez fort, il a fait *Sethos.*

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI,

Par M. Robbé de Beauveſet.

Puiſſant Médiateur entre l'homme & la femme,
Qui du plaiſir ſecret nous ourdiſſez la trame,
Des feux de Prométhée ardent diſpenſateur,
Et de la gente humaine éternel Créateur,
Portaſſiez-vous encore un plus ſuperbe titre ;

Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre.
Ce plaisir violent, dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher acheté.
Qu'un autre que moi courre après ce vain fantôme,
J'en connois le néant, grace à M. St. Côme;
Et ses sacrés réchauts sont l'utile creuset
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure
Un pauvre putassier tout frotté de mercure;
Des conduits salivains quand les pores ouverts
Du virus repoussé filtrant les globes verts;
Quand sa langue, nageant dans les flots de salive,
Semble un canal impur qui coule une lessive:
Ah! que sur son grabat se voyant enchaîné,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas dégaîné!
Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante
Tira le suc mortel de sa cruelle Amante!
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle & plombé, le visage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa planete atteignant son plus bas périgée;
Alors avec David il prononce ces mots:
La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os.
Car, par *malum*, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,
De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, est peint au saint Volume,
Tel qu'un compagnon propre au poil comme à la plume,
Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur,
De ses bubons enflés méprisant la tumeur,

Lui faisoit sur le dos faire la caracole,
Eût-il été certain de gagner la vérole.
Aussi je suis surpris que David, ce grand clerc,
Au fait d'Abigaïl ait pu voir si peu clair :
Certes besoin n'étoit d'être si grand Prophete,
Ni d'avoir sur son nez la divine lunette,
Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu
Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,
C'étoit nécessité que son hardi Priape
Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
Mais, quoi, vit-on jamais raisonner un paillard ?
Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard,
Dont quelque temps après sa flamberge en furie
Enticha le vagin de la femme d'Urie.
De mes ébats enfin j'ai tiré l'usufruit :
Mais, grace au vif argent, mon virus est détruit :
Mon sang purifié coule libre en mes veines,
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes ;
Du trône du plaisir les parois resserrés,
Ne laissent plus couler mille sucs égarés ;
Et ce Moine velu, que le prépuce enfroque,
De trois rubis rongeurs voit dérougir sa toque.
Triste & funeste coup ! pouvois-je le prévoir,
Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?
Deux lustres & demi, qu'un an à peine augmente,
Voyoient bondir les monts de sa gorge naissante ;
Un cuir blanc & poli, mais élastique & dur,
Tapissoit le contour de son jeune fémur ;
A peine un noir duvet de sa mousse légere
Couvroit l'antre sacré que tout mortel révere ;
Les couleurs de l'aurore éclatoient sur son teint,

Elle auroit fait hennir le vieux Moufti Latin ;
Un front, dont la douceur à la fierté s'allie,
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie :
Auſſi combien d'aſſauts fallut-il ſoutenir,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir ?
A mon honneur ! je faux, diſons-mieux, à ma honte :
Après deux mois d'égards, de ſoupirs, je la monte.
Dieux ! quelle volupté, quand ſur elle étendu
Je preſſurois le jus de ce fruit défendu !
Sa gaîne aſſez profonde, en revanche peu large,
Entr'elle & mon acier ne laiſſoit point de marge ;
Le piſton à la main, trois fois mon Jean Chouard
Dans ſes canaux ouverts ſeringua ſon nectar,
Et trois fois la pucelle avec reconnoiſſance
Voitura dans mon ſang ſa vérolique eſſence.
Mais, quoi ! ma paſſion s'enflamme à ce récit,
De mes tendons moteurs le tiſſu s'étrecit ;
Mes eſprits dans mes nerfs précipitent leur courſe,
Et de la volupté courent ouvrir la ſource.
Quoi donc ! irois-je en proie à des vils inteſtins,
De mes os ébranlés empirer les deſtins ?
Irois-je ſur ces mers fameuſes en naufrages,
Nautonnier impudent, affronter les orages ?
Moi qui, comme Jonas, qu'un ſerpent engloutit,
Ai ſervi de pâture à l'avide Petit.
Non, de la chaſteté j'atteins enfin la cime ;
Là je rirai de voir cette pâle victime
Que la fourbe Venus place ſur ſes autels,
Traîner les os rongés de ſes poiſons mortels.
Que le Ciel, ſi jamais je vogue ſur ce gouffre,
Faſſe pleuvoir ſur moi le bitume & le ſoufre ;

Que l'infamant rasoir qui tondit Abailard,
Me fasse de l'Eunuque arborer l'étendard,
Si jamais énivré, fût-ce d'une pucelle,
Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle !
Tout visage de femme à bon droit m'est suspect;
Quiconque a salivé, doit fuir à son aspect.
Oui, m'offrît-on le choix des onze mille Vierges,
Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient mes cierges.
Le jaloux Ottoman m'ouvrît-il son Serrail,
Quand j'y verrois à nud l'albâtre & le corail
Briller sur ces beaux corps qu'embellit la nature,
Mon priape seroit un priape en peinture.
Je dis plus : quand le Ciel exprès de mon côté
Tireroit la plus rare & plus saine beauté,
Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle Eve
Dans mon muscle allongé feroit monter sa seve;
Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs
Ne me porteront plus vos esprits destructeurs,
Je fuirai désormais votre espece gentille,
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le crocodile.
Il est temps de penser à faire mon salut;
L'ame se porte mal quand le corps est en rut.
Lorsque l'affreuse mort, au sec & froid squélette,
M'aura devant le Juge assis sur la sellette,
Cent mille coups de cul ne me sauveront pas
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas.
C'est vous, qui le premier avez fait tomber l'homme
Par l'attrait séducteur de la fatale pomme;
Mais vos culs dans l'abîme en ont plus descendus
Que ne feroient jamais tous les fruits défendus.
C'est avec vos filets que Satan nous attrappe,

C'eſt vous qui nous pouſſez ſur l'infernale trappe;
Vous ſéduiriez, morbleu, je crois, tous les Élus,
Adieu, beau ſexe, adieu, vous ne me tentez plus.

MARSIAS.

Allégorie contre Rameau, par Roy. Août 1737.

LUlly jouiſſoit de toute ſa réputation, lorſqu'un certain Carizelli vint d'Italie, pour inſulter au bon goût, & pour démentir les applaudiſſemens de toute la France. Sa muſique étoit auſſi barbare que celle de Lully étoit naturelle. Cet extravagant débuta par un ſyſtême baroque, & tel que ſes chants : auſſi fut-il traité ſelon ſon mérite. Il fut condamné de tous les honnêtes gens ; mais ce n'étoit point aſſez : le Public trouvoit bon que les Auteurs juſtifiaſſent eux-mêmes ſes déciſions. Carizelly fut donc joué ſous ſon propre nom, & immolé à la riſée ſur le théatre de l'Opéra, dans un divertiſſement qui ſubſiſte encore. Quinault, plus modéré, & habile à manier la fable, ſe contenta de l'Allégorie ſuivante, qu'on a depuis recouvrée.

Le téméraire violon
Qui s'eſcrima contre Apollon,
Et qui paya ſon équipée,
De ſa peau par lambeau coupée,
Fut un échappé des forêts,
Un composé d'homme & de brute;

Un de ces êtres imparfaits,
Que même, en y mêlant leurs traits,
L'une & l'autre eſpece rebute.
Une carcaſſe rembrunie,
Fut l'étui de ſon dur génie;
Du lion les rugiſſemens,
Et des ſerpens les ſifflemens,
Étoient l'école d'harmonie,
Qu'enfant il ſe plut d'écouter,
Et que vieux il ſut imiter.
L'étude augmente ſon délire,
Son cerveau vient à s'échauffer,
Juſqu'au point de croire étouffer
Les ſons de la divine lyre.
Phébus vengea l'honneur des chants;
Il vengea la tendre Muſique,
Préſent des Dieux, qui dans nos ſens
Répand un baume ſympathique.
Heureux ! ſi le ſang du brutal
Eût éteint la ſource du mal.
Mégere, du monſtre nourrice,
Prévoyant de loin le ſupplice,
Avoit de tout temps arrêté
Qu'il laiſſeroit poſtérité.
Mégere de ſes ſœurs ſuivie,
En hyver, par un jour affreux,
Par un brouillard ſale & nitreux,
Guida Marſias chez l'envie;
Femelle, qui ronge l'ennui,
Qu'amaigrit l'embonpoint d'autrui,
Au regard louche, au teint livide,

Telle

Telle qu'on la voit dans Ovide.
On dit qu'à leur premier aſpect,
Effrayés tous deux reculent ;
Puis leurs carcaſſes s'accouplent,
L'un & l'autre hurlant bec-à-bec.
Un vaſte monceau de couleuvres,
Fut le lit dreſſé pour leurs œuvres.
Tandis qu'ils filtroient leur poiſon ;
Courage, s'écria Mégere,
Il naîtra de vous un garçon ;
Il vivra pour venger ſon pere,
Pour contrecarrer la raiſon,
Et faire aux Muſes double outrage :
Car, outre ſa rauque chanſon,
D'écrire il lui prendra la rage.
J'entends, je vois l'anthophage,
Col d'autruche, ſourcil froncé,
Air jaune, de poil hériſſé,
Nez creux, vrai maſque de Satyre ;
Bouche pour mordre & non pour rire ;
Tête pointue & court menton,
Jambe ſeche comme Érichton.
Le frénétique s'aſſocie
Tous les ignares imprudens,
Par qui le clinquant s'apprécie ;
Jeunes Rimailleurs, vieux Pédants ;
Turbulente Démocratie,
Du faux goût ſectateurs ardens,
C'eſt du bruit ſeul qu'il ſe ſoucie.
Toute Muſique radoucie
A ce fou fait grincer les dents,

Plus que la lime ni la ſcie.
Si dans ſes concerts diſcordans,
Il réclame en vain l'Auſonie
Qui le condamne ou le renie,
Il voit venir à ſon ſecours
Les compatriotes des ours.
Vive le Marſias moderne,
Et les Iroquois qu'il gouverne.
Tremblez Quinault, tremblez Lully,
Il va vous plonger dans l'oubli ;
Et ſi ſon mérite apocryphe
Tombe par un juſte revers,
Nous l'occuperons aux enfers :
La lyre jurant ſous ſa griffe,
L'aigreur de ſes barbares airs
Comblera les tourmens divers
Et de Tantale & de Syſiphe.

DISCOURS

Prononcé à la Réception des Francs-Maçons, par Mr. de Ramſay, Grand Orateur de l'Ordre.

LA noble ardeur que vous montrez, Meſſieurs, pour entrer dans le très-ancien & très-illuſtre Ordre des *Francs-Maçons*, eſt une preuve certaine que vous poſſédez déja toutes les qualités néceſſaires pour en devenir les membres. Ces qualités ſont la philanthropie ſage, la morale pure, le ſecret inviolable, & le goût des beaux Arts.

Lycurgue, Solon, Numa, & tous les autres Légiſlateurs politiques n'ont pu rendre leurs établiſſemens durables; quelques ſages qu'aient été leurs loix, elles n'ont pu s'étendre dans tous les pays & dans tous les ſiecles. Comme elles n'avoient en vue que les victoires & les conquêtes, la violence militaire, & l'élévation d'un peuple au deſſus d'un autre, elles n'ont pu devenir univerſelles, ni convenir au goût, au génie, aux intérêts de toutes les Nations. La Philanthropie n'étoit pas leur baſe. L'amour de la Patrie mal entendu & pouſſé à l'excès, détruiſoit ſouvent dans ces Républiques guerrieres l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne ſont pas diſtingués eſſentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des Pays qu'ils occupent, ni des dignités dont ils ſont revêtus. Le monde entier n'eſt qu'une grande République, dont chaque Nation eſt une famille, & chaque particulier un enfant. C'eſt pour faire revivre & répandre ces anciennes maximes, priſes dans la nature de l'homme, que notre Société fut établie. Nous voulons réunir tous les hommes d'un eſprit éclairé & d'une humeur agréable, non-ſeulement par l'amour des beaux Arts, mais encore plus par les grands principes de vertu où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier, où toutes les Nations peuvent puiſer des connoiſſances ſolides, & où tous les Sujets des différens Royaumes peuvent conſpirer ſans jalouſie, vivre ſans diſcorde, & ſe chérir mutuellement, ſans renoncer à leur Patrie. Nos ancêtres, les Croiſés, raſſemblés de toutes les parties de la Chrétienté dans la Terre-Sainte, vou-

lurent réunir ainſi dans une ſeule confraternité les Sujets de toutes les Nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes ſupérieurs, qui ſans intérêt groſſier, ſans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établiſſement dont le but unique eſt la réunion des eſprits & des cœurs, pour les rendre meilleurs, & former dans la ſuite des temps *une Nation ſpirituelle*, où ſans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige, on créera un Peuple nouveau, qui, en tenant de pluſieurs Nations, les cimentera toutes en quelque ſorte par les liens de la vertu & de la ſcience !

La ſaine morale eſt la ſeconde diſpoſition requiſe dans notre Société. Les Ordres Religieux furent établis pour rendre les hommes Chrétiens parfaits; les Ordres Militaires, pour inſpirer l'amour de la belle gloire; l'Ordre des Francs-Maçons fut inſtitué pour former des hommes & des hommes aimables, de bons Citoyens & de bons ſujets, inviolables dans leurs promeſſes, fideles adorateurs du Dieu de l'amitié, plus amateurs de la vertu que des récompenſes.

Polliciti ſervare fidem, ſanctumque vereri
Numen amicitiæ, mores, non munus amare.

Ce n'eſt pas cependant que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois eſpeces de Confreres; des Horices ou des Apprentifs, des Compagnons ou des Profés, des Maîtres ou des Parfaits. Nous expliquons aux premiers les vertus morales & philanthropes, aux ſeconds les vertus héroïques, aux derniers les ver-

tus fur-humaines & divines : de forte que notre inftitut renferme toute la Philofophie des fentimens, & toute la Théologie du cœur. C'eft pourquoi un de nos vénérables Confreres dit dans une Ode, pleine d'une noble enthoufiafme :

Frée-Maçons, illuftre Grand Maître,
Recevez mes premiers tranfports,
Dans mon cœur l'Ordre les fait naître :
Heureux, fi de nobles efforts
Me font mériter votre eftime,
M'élevent à ce vrai fublime,
A la premiere vérité,
A l'effence pure & divine,
De l'ame célefte origine,
Source de vie & de clarté !

Comme une Philofophie févere, fauvage, trifte & mifanthrope, dégoûte les hommes de vertu : nos Ancêtres, les Croifés, voulurent la rendre aimable par l'attrait des plaifirs innocens, d'une mufique agréable, d'une joie pure & d'une gaieté raifonnable. Nos fentimens ne font pas ce que le monde profane & l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur & de l'efprit en font bannis, l'irréligion & le libertinage, l'incrédulité & la débauche. C'eft dans cet efprit qu'un de nos Poëtes dit :

Nous fuivons aujourd'hui des fentiers peu battus,
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont, ou des cachots pour les vices,
Ou des temples pour les vertus.

Nos repas reſſemblent à ces vertueux ſoupers d'Horace, où l'on s'entretenoit de tout ce qui pouvoit éclairer l'eſprit, perfectionner le cœur, & inſpirer le goût du vrai, du bon & du beau.

O! noctes, cœnaſque Deum.....
Sermo oritur non de regnis, domibuſve alienis:
.......ſed quod magis ad nos
Pertinet, & neſcire malum; & agitamus, utrumne
Divitiis homines, an ſint virtute beati;
Quidve amicitias, uſus, ritumve trahat nos,
Et quæ ſit natura boni, ſummumque quid ejus.

Ici l'amour de tous les deſirs ſe fortifie. Nous banniſſons de nos Loges toute diſpute qui pourroit altérer la tranquillité de l'eſprit, la douceur des mœurs, les ſentimens de l'amitié, & cette harmonie parfaite qui ne ſe trouve que dans le retranchement de tous les excès indécens & de toutes les paſſions diſcordantes.

Les obligations donc que l'Ordre vous impoſe ſont de protéger vos Confreres par votre autorité de les éclairer par vos lumieres, de les édifier par vos vertus, de les ſecourir dans leurs beſoins, de ſacrifier tout reſſentiment perſonnel, & de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix, à la concorde & à l'union de la ſociété.

Nous avons des ſecrets: ce ſont des ſignes figuratifs & des paroles ſacrées, qui compoſent un langage tantôt muet, & tantôt très-éloquent, pour ſe communiquer à la plus grande diſtance, & pour reconnoître nos Confreres, de quelque langue ou de quelque Pays qu'ils ſoient. C'étoient, ſelon les apparences, des mots de guerre que les Croiſés

ſe donnoient les uns aux autres, pour ſe garantir des ſurpriſes des Sarraſins qui ſe gliſſoient ſouvent parmi eux pour les trahir & les aſſaſſiner. Ces ſignes & ces paroles rappellent le ſouvenir, ou de quelque partie de notre ſcience, ou de quelque vertu morale, ou de quelque myſtere de la Foi.

Il eſt arrivé chez nous ce qui n'eſt gueres arrivé dans aucune autre ſociété. Nos Loges ont été établies & ſe répandent aujourd'hui dans toutes les Nations policées; & cependant, dans une ſi nombreuſe multitude d'hommes, jamais aucun Confrere n'a trahi nos ſecrets. Les eſprits les plus légers, les plus indiſcrets, & les moins inſtruits à ſe taire, apprennent cette grande ſcience auſſi-tôt qu'ils entrent dans notre ſociété; tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire ſur les eſprits. Ce ſecret inviolable contribue puiſſamment à lier les ſujets de toutes les Nations, & à rendre la communication des bienfaits facile & mutuelle entr'eux. Nous en avons pluſieurs exemples dans les annales de notre Ordre. Nos Confreres qui voyageoient dans les différens Pays de l'Europe, s'étant trouvés dans le beſoin, ſe ſont fait connoître à nos Loges, & auſſi-tôt ils ont été comblés de tous les ſecours néceſſaires. Dans le temps même des guerres les plus ſanglantes, des illuſtres priſonniers ont trouvé des Freres où ils ne croyoient trouver que des ennemis. Si quelqu'un manquoit aux promeſſes ſolemnelles qui nous lient, vous ſavez, Meſſieurs, que les plus grandes peines ſont les remords de ſa conſcience, la honte de la perfidie, & l'excluſion de notre ſociété, ſelon ces belles paroles d'Horace:

Est & fideli tuta silentio
Merces ; vetabo qui Cereris sacrum
Vulgarit arcanæ , sub iisdem
Sit trabibus , fragilemque mecum
Solvat Phaselum.

Oui, Messieurs , les fameuses fêtes de Cerès à Eleusis , dont parle Horace , aussi bien que celles d'Isis en Egypte ; de Minerve à Athenes ; d'Uranie chez les Phéniciens; & de Diane en Scythie, avoient quelque rapport à nos solemnités. On y célébroit des mysteres où se trouvoient plusieurs vestiges de l'ancienne Religion de Noé & des Patriarches (*a*) ; ensuite on finissoit par les repas & les libations, mais sans les excès, les débauches & l'intempérance où les Payens tomberent peu à peu. La source de toutes ces infamies fut l'admission des personnes de l'un & de l'autre sexe aux assemblées nocturnes, contre la primitive institution. C'est pour prévenir de semblables abus, que les femmes sont exclues de notre Ordre. Ce n'est pas que nous soyons assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret; mais c'est parce que sa présence pourroit altérer insensiblement la pureté de nos maximes & de nos mœurs.

Si le sexe est banni, qu'il n'en ait point d'allarmes,
Ce n'est point un outrage à sa fidélité ;
Mais on craint que l'amour , entrant avec ses charmes ,
Ne produise l'oubli de la fraternité.
Noms de freres , d'amis , seroient de foibles armes ,
Pour garantir les cœurs de la rivalité.

[*a*] Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Lafiteau , tome 1 , page 221.

La

La quatrieme qualité requiſe pour entrer dans nos Ordres, eſt le goût des ſciences utiles & des arts libéraux de toutes les eſpeces : ainſi l'Ordre exige de chacun de vous de contribuer par ſa protection, par ſa libéralité ou par ſon travail, à un vaſte ouvrage, auquel nulle Académie & nulle Univerſité ne peuvent ſuffire, parce que toutes les Sociétés particulieres étant compoſées d'un très-petit nombre d'hommes, leur travail ne peut pas embraſſer un objet auſſi immenſe.

Tous les Grands-Maîtres en Allemagne, en Angleterre, en Italie & par toute l'Europe, exhortent tous les Savans & tous les Artiſtes de la Confraternité de s'unir pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire univerſel de tous les arts libéraux & de toutes les ſciences utiles, la Théologie & la Politique ſeules exceptées. On a déja commencé l'Ouvrage à Londres; mais par la réunion de nos Confreres, on pourra le porter à ſa perfection en peu d'années. On y expliquera non-ſeulement le mot *technique*, & ſon étymologie; mais on donnera encore l'Hiſtoire de ſa ſcience & de l'art, ſes grands principes, & la maniere d'y travailler. De cette façon on réunira les lumieres de toutes les Nations dans un ſeul Ouvrage, qui ſera comme un magaſin général & une Bibliotheque univerſelle de ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de ſolide & d'utile dans toutes les ſciences naturelles & dans tous les arts nobles. Cet Ouvrage augmentera dans chaque ſiecle, ſelon l'augmentation des lumieres. C'eſt ainſi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des belles Lettres & des beaux Arts dans toute l'Europe.

Le nom de Frée-Maçons ne doit donc pas être pris dans un ſens littéral, groſſier & matériel, puiſque leurs Inſtituteurs avoient été de ſimples ouvriers en pierre & en marbre, ou des génies purement curieux, qui vouloient perfectionner les Arts. Ils étoient non-ſeulement d'habiles Architectes qui vouloient conſacrer leurs talens & leurs biens à la conſtruction des temples extérieurs, mais auſſi des Princes religieux & guerriers qui vouloient éclairer, édifier & protéger les Temples vivants du Très-Haut. C'eſt ce que je vais démontrer, en vous développant l'origine & l'hiſtoire de l'Ordre.

Chaque famille, chaque République & chaque Empire, dont l'origine eſt perdue dans une antiquité obſcure, a ſa fable & a ſa vérité, ſa légende & ſon hiſtoire, ſa fiction & ſa réalité. Quelques-uns font remonter notre inſtitution juſqu'au temps de Salomon, de Moyſe, des Patriarches, de Noé même. Quelques autres prétendent que notre Fondateur fut Énoch, le petit-fils du Protoplaſte, qui bâtit la premiere Ville, & l'appella de ſon nom. Je paſſe rapidement ſur cette origine fabuleuſe, pour venir à notre véritable hiſtoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très-anciennes Annales de l'Hiſtoire de la Grande-Bretagne, dans les Actes du Parlement d'Angleterre qui parlent ſouvent de nos Privileges, & dans la tradition vivante de la Nation Britannique qui a été le centre & le ſiege de notre Confraternité depuis l'onzieme ſiecle.

Du temps des guerres ſaintes dans la Paleſtine, pluſieurs Princes, Seigneurs & Citoyens entrerent

en société, firent vœu de rétablir les Temples des Chrétiens dans la Terre-Sainte, & s'engagerent par serment à employer leurs talens & leurs biens pour ramener l'architecture à sa primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la Religion, pour se distinguer des infideles, & se reconnoître d'avec les Sarrasins. On ne communiquoit ces signes & ces paroles qu'à ceux qui promettoient solemnellement, & souvent même aux pieds des Autels, de ne les jamais révéler. Cette promesse sacrée n'étoit donc plus un serment exécrable, comme on le débite; mais un lieu respectable pour unir les hommes de toutes les Nations dans une même confraternité. Quelque temps après, notre Ordre s'unit avec les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem: dès-lors, & depuis, nos Loges portent le nom de Loges de S. Jean dans tous les Pays. Cette union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second Temple; pendant qu'ils manioient d'une main la truelle & le mortier, ils portoient de l'autre l'épée & le bouclier. (*Esdras, chap. 4, v. 16.*) Notre Ordre par conséquent ne doit pas être regardé comme un renouvellement de Bacchanales, & une source de folle dissipation, de libertinage effréné & d'intempérance scandaleuse; mais comme un Ordre moral, institué par nos Ancêtres dans la Terre-Sainte, pour rappeller le souvenir des vérités les plus sublimes, au milieu des innocents plaisirs de la Société.

Les Rois, les Princes & les Seigneurs, en revenant de la Palestine dans leurs Pays, y établirent des Loges différentes. Du temps des dernieres

Croiſades on voit déja pluſieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Eſpagne, en France, & delà en Écoſſe, à cauſe de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux Nations.

Jacques Lord Steward d'Écoſſe, fut Grand-Maître d'une Loge établie à Kilwinnen dans l'Oueſt d'Écoſſe, en l'an 1286, peu de temps après la mort d'Alexandre III, Roi d'Ecoſſe, & un an avant que Jean Baliol montât ſur le Trône. Ce Seigneur Écoſſois reçut Francs-maçons dans ſa Loge les Comtes de Gloceſter & d'Ulſter, Seigneurs Anglois & Irlandois.

Peu à peu nos Loges, nos fêtes & nos ſolemnités furent négligées dans la plupart des Pays où elles avoient été établies. Delà vient le ſilence des Hiſtoriens de preſque tous les Royaumes ſur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles ſe conſerverent néanmoins dans toute leur ſplendeur parmi les Écoſſois, à qui nos Rois confierent, pendant pluſieurs ſiecles, la garde de leurs ſacrées Perſonnes.

Après les déplorables traverſes des Croiſades, le dépériſſement des armées Chrétiennes, & le triomphe de Bendocdar, Soudan d'Égypte, pendant la huitieme & derniere Croiſade, le fils d'Henri III, Roi d'Angleterre, le grand Prince Edouard voyant qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour ſes Confreres dans la Terre-Sainte, quand les troupes Chrétiennes s'en retireroient, les ramena tous; & cette Colonie de Freres s'établit ainſi en Angleterre. Comme ce Prince étoit doué de toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui forment les Héros, il aima les beaux Arts, ſe déclara protec-

teur de notre Ordre, lui accorda plusieurs privileges & franchises, & dès-lors les membres de cette Confraternité prirent le nom de *Francs-Maçons.* Depuis ce temps la Grande-Bretagne devint le siege de notre science, conservatrice de nos loix, & dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de Religion, qui embraserent & déchirerent l'Europe dans le seizieme siecle, firent dégénérer notre Ordre de la grandeur & de la noblesse de son origine. On changea, on déguisa, ou l'on retrancha plusieurs de nos rits & usages, qui étoient contraires aux préjugés du temps.

C'est ainsi que plusieurs de nos Confreres oublierent, comme les anciens Juifs, l'esprit de notre Loi, & n'en conserverent que la lettre & l'écorce. Notre Grand-Maître, dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée, veut qu'on rappelle tout à sa premiere institution, dans un Pays où la Religion & l'Etat ne peuvent que favoriser nos loix.

Des Isles Britanniques, l'antique science commence à repasser dans la France sous le regne du plus aimable des Rois, dont l'humanité fait l'ame de toutes les vertus, sous le ministere d'un Mentor qui a réalisé tout ce qu'on avoit imaginé de fabuleux. Dans ce temps heureux où l'amour de la paix est devenu la vertu des Héros, la Nation la plus spirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre; elle répandra sur nos ouvrages, nos statuts & nos mœurs, les graces, la délicatesse & le bon goût; qualités essentielles dans un Ordre dont la base est la *sagesse*, *la force & la beauté du génie.* C'est dans nos Loges à l'avenir, comme dans des

écoles publiques, que les François verront, sans voyager, les caracteres de toutes les Nations ; & c'est dans ces mêmes Loges que les Étrangers apprendront par expérience que la France est la vraie Patrie de tous les Peuples : *Patria gentis humanæ*.

STATUT I.

NUl ne sera reçu dans l'Ordre, qu'il n'ait promis & juré un attachement inviolable pour la Religion, le Roi & les mœurs.

II.

Tout Brocanteur en incrédulité, qui aura parlé ou écrit contre les anciens dogmes de l'ancienne Foi des Croisés, sera exclu à jamais de l'Ordre, à moins qu'il ne fasse abjuration de ses blasphêmes en pleine assemblée, & une réfutation de son ouvrage.

III.

Nul homme suspect de vices infames & dénaturés ne sera admis qu'après avoir donné pendant trois ans des preuves éclatantes de sa pénitence & de son amour pour le beau sexe.

IV.

Tout homme qui place la souveraine félicité à boire, manger & dormir, la perfection de l'esprit dans l'art de jouer, de jaser, de badiner, de savoir l'histoire des toilettes, de parler le style des ruelles, de ne lire que des contes bleus, est incapable d'entrer dans l'Ordre.

V.

Tout Petit-Maître idolâtre de sa figure, de son

coupet, & de ſes ajuſtements, ſera obligé, en entrant dans l'Ordre, de s'habiller ſimplement, ſans galons, ſans broderie, & ſans parures femelles, pendant l'eſpace de trois ans.

VI.

Nul hypocrite en probité, en valeur, en dévotion, ni en morale ſévere, ne ſera reçu dans la ſacrée Confraternité.

VII.

Tout Savant qu'on recevra dans l'Ordre, ſera tenu de promettre qu'il préférera à l'avenir le plaiſir de ſavoir, à l'envie de briller; qu'il tâchera d'avoir le beau dans la tête & le bon dans le cœur; & qu'il ne montrera jamais l'un que pour faire aimer l'autre.

VIII.

Nul bel eſprit qui aura médit, calomnié, ſatyryſé en vers ou en proſe, & dépenſé ſes talents en faux, en fariboles, en ſornettes immondes ou impies, ne ſera reçu qu'après avoir fait un ouvrage contre ſa propre impertinence.

L'ÉTONNEMENT.

QU'un Cavalier ſuive par-tout les pas
D'une beauté qu'il a charmée,
Que pour elle il quitte l'armée,
Cela ne me ſurprend pas:
Mais qu'un Abbé, d'une mine friponne,
A Philis preſque tout le jour
Effrontément faſſe ſa cour,

Et lui marque ſon vif amour ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'un Financier abondant en ducats,
Riſquant quelquefois ſa fortune,
Perde au Lanſquenet ſa pécune ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que Damon, qu'un Créancier talonne,
D'un ſeul coup riſque un revenu
Qui n'eſt pas encore venu,
Et qui bientôt ſera perdu ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que Lycoris, la fleur de nos climats,
Pour un charmant Berger ſoupire,
Qu'en ſes beaux yeux elle ſe mire ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que la jeune & piquante Pomone
Écoute les vœux d'un Ragot,
Et ſe plaiſe avec un Magot,
Qui jamais ne ſut dire un mot ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Que mon Iris, vive & pleine d'appas,
A peine au printems de ſon âge
Soupire après le mariage ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais qu'Aliſon, déja dans ſon automne,
Sans vigueur & ſans agrément,
Penſe encore au doux Sacrement,
Sans qu'il ſe préſente un Amant ;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'un

Qu'un froid Vieillard, pour prendre ſes ébats,
Avec ſes amis ſous la treille,
Vuide quelquefois la bouteille;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais qu'un Barbon, d'une jeune Pouponne,
Veuille encore éprouver les feux,
Après trois veuvages affreux
Qui lui blanchiſſent les cheveux;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

Qu'Amarillis, en amoureux combats,
Par l'éclat brillant de ſes charmes,
Faſſe au plus fier rendre les armes;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que Liſon, marchant à la dragonne,
Penſe captiver les Amants
Avecque ſes cheveux ardents,
Et la jauniſſe de ſes dents;
C'eſt-là ce qui m'étonne.

LE POETE VENGÉ *.

AVorton des neuf Sœurs, Grenouille du Parnaſſe,
Qui que tu ſois, réponds; quelle imprudente audace
T'a contraint d'attaquer un redouté Géant,
Qui peut, d'un ſeul regard, te réduire au néant?
Mais ne crains point: jamais dans ſa noble colere

* Cette Piece, & celle qui la ſuit, ont été faites à l'occaſion de quelques miſérables couplets lâchés contre M. C***.

Ce Héros n'attaqua qu'un illuſtre adverſaire ;
Il mépriſa les coups d'une trop foible main ,
Et t'honora toujours du plus parfait dédain.
Semblable à ce grand Roi qui força le Granique ;
Malgré les boulevarts de l'Empire Perſique ,
Il ne veut , comme lui , dans les combats d'honneur
Que des Rois dont il puiſſe éprouver la valeur.
Il craindroit de ternir ſon éclatante gloire ,
S'il t'oſoit diſputer une foible victoire.
Il s'en eſt expliqué , j'en atteſte les Cieux :
Je ne veux , m'a-t-il dit , qu'un ennemi fameux ,
Je mépriſe un faquin que tout le monde ignore ,
Il croupit dans l'oubli , qu'il y croupiſſe encore.
Il dit : & je ne pus , en entendant ces mots ,
Qu'admirer la grandeur & l'ame d'un Héros ,
Quelle noble fierté ! me diſois-je à moi-même ,
Que ce mépris eſt grand ! que ma joie eſt extrême !
S'il paroît quelqu'eſprit & ſavant & jaloux ,
Le ſiecle de Céſar revivra parmi nous.
Mais quoi ! je vois déja mon Baudet qui s'admire ;
Charmé des aigres ſons de ſa fade Satyre ;
Il croit que ce mépris à propos concerté ,
Marque ou trop de foibleſſe ou trop de lâcheté.
Eh bien ! prenons en main du Héros la vengeance ,
Et du plat rimailleur dévoilons l'ignorance.
Dis-moi ; prétendois tu , dans tes folles fureurs ,
Éterniſer ton nom par de ſales horreurs ?
Croyois-tu qu'Apollon , ſecondant ton audace ,
Te placeroit au rang ou de Perſe ou d'Horace ?
Inſenſé ! tu voulus croire ta paſſion ,
L'infamie eſt le prix de ton ambition.

Tu ne peux l'éviter, & je vois *Melpomene*
Qui grave sur ton front le nom d'*Energumene*.
Quel Démon furieux fait jouer les ressorts
De ton esprit rampant & de ton foible corps ?
Sans respect, sans pudeur, tu répands dans la Ville
Le noirâtre poison que ta plume distille ;
La probité, l'honneur, l'esprit & le savoir,
De tout satyriser tu te fais un devoir :
Il n'est pas aucun jour, où du fruit de tes veilles
Tu n'oses empester nos yeux & nos oreilles.
Encore, si tu savois manier un écrit,
Si l'on trouvoit en toi ce qu'on appelle esprit ;
Peut-être l'on pourroit, charmé de ton génie,
Te passer un bon mot ou plaindre ta manie.
Mais non : tous tes écrits sales & dégoutants
Semblent être formés en dépit du bon sens ;
La rime & la raison, dans les vers si vantés,
De l'un à l'autre bout sont chez toi maltraités ;
En un mot, tes Écrits sont des monstres hideux :
La nature en frémit, j'en détourne les yeux.
Mais ne crois pas pourtant éviter ma colere,
Je prétends t'écraser, ou bien te faire taire.
Écoute donc ces mots par où je vais finir,
Peut-être ils te rendront plus sage à l'avenir ;
Du moins tu ne pourras méconnoître en ma Fable,
Dans l'Ane maltraité, ton portrait véritable.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL,

Fable nouvelle.

UN tendre Roſſignol, favori d'Apollon,
Dans les bois du ſacré Vallon,
Chantoit un jour l'objet dont la vive jeuneſſe
Avoit ſu captiver ſon cœur & ſa tendreſſe,
Tout étoit attentif aux accents de ſa voix ;
Un ſilence profond regnoit au fond des bois ;
Les vents retenoient leur haleine,
Les ruiſſeaux ne couloient qu'à peine,
Les oiſeaux d'alentour, charmés de ſes doux ſons,
Prenoient en l'écoutant de ſavantes leçons.
Phébus alors couché ſous un épais feuillage,
De ſon cher roſſignol entendit le ramage.
C'eſt lui-même, dit-il, avançons, hâtons-nous,
Ne perdons rien d'un chant ſi doux.
Il dit, & ſuivi de ſa troupe,
Il vint s'aſſeoir ſur la prochaine croupe.
Là, près de lui l'on vit ces Poëtes fameux,
Qui ſeront révérés chez nos derniers neveux :
Là, tendrement couchés ſur la molle verdure,
On vit le doux Racan & le badin Voiture,
Le naïf la Fontaine & le gêné Godeau,
Le ſublime Corneille & le mordant Rouſſeau :
Là parurent auſſi Malherbe le Lyrique,
Ronſard qui tient encore ſon chalumeau ruſtique,
Benſerade qui ſait peindre amoureuſement

Et les yeux d'une belle & les feux d'un amant;
Regnier, qui nous charma par sa vive satyre,
Scarron qui n'écrivit que pour nous faire rire,
Là brilloient la Chapelle, & la Fare, & Chaulieu,
Racine & Despréaux l'ornement de ce lieu:
Vous y futes aussi, Marot, & vous Moliere,
Avec l'aimable Deshouliere:
Tout s'y trouva; Menard, Desmarest & Villon,
Et mille autres encore dont je passe le nom.
Le Dieu des Vers à peine eut fait faire silence,
Que l'oiseau favori ressentant sa présence,
Se remit à chanter avec plus de douceur
Le vif & tendre amour qui consumoit son cœur.
Sa voix devint plus animée;
Toute la troupe en fut charmée;
Le gosier de l'oiseau ne parut point lassé,
Et Phébus avoua qu'il étoit surpassé.
Mais tandis que sa douce & divine harmonie
Enchantoit la troupe ravie,
Un Baudet, près delà qui broutoit des chardons,
Crut pouvoir imiter de si tendres fredons:
Il vous dresse à l'instant ses deux longues oreilles,
Et croyant faire des merveilles,
De son large gosier il pousse avec vigueur
Un aigre son, suivi d'un ton qui fit horreur.
Il redouble; & Phébus, indigné de colere:
L'impertinent! dit-il, allez le faire taire;
Prenez, mes fils, prenez de gros & fort tricots,
Qu'à ce sot animal on brise tous les os.
Alors vous eussiez vu cette troupe savante
S'armer de gros bâtons, & d'une main pesante

Étriller de bonne façon
Le Baudet, qui pouſſoit un lamentable ſon.
Chacun, à qui mieux mieux, fit pleuvoir ſur ſa tête
Une grêle de coups ſemblable à la tempête.
On dit qu'entr'autres Deſmareſt,
D'un coup fort à propos, lui rompit un jarret.
Ainſi moulu de coups, l'Animal d'Arcadie
Fut chaſſé du Parnaſſe avec ignominie.
Alors réfléchiſſant ſur ſon malheureux ſort,
Il blâma ſon audace, & reconnut ſon tort.
Je mérite, dit-il, tous les maux que j'endure,
Mon orgueil eſt puni ; mais par ma foi j'en jure,
Jamais mes aigres ſons, pouſſés à contretemps,
Du tendre Roſſignol ne troubleront les chants.

ÉPILOGUE.

LE ſens de cette Fable eſt facile à comprendre :
On veut par-là nous faire entendre
Que jamais il ne faut ſe mêler ici-bas
D'un métier que l'on n'entend pas ;
Sans cela, des experts on devient la riſée.
Témoin ce Rimailleur, dont la Muſe forcée
N'enfante, & ne ſeme en ces lieux,
Qu'une façon de vers dégoutans, ennuyeux,
Où l'on ne reconnoît qu'une extrême impudence,
Et des regles de l'art une craſſe ignorance.
Ils ſont bien faits, dit-on, ils ſont beaux, ils ſont grands.
Ils ſont beaux, qui le dit ? De parfaits ignorans
Qui n'eurent en naiſſant qu'un corps pour tout partage ;
Muſe, tu les connois, n'en dis pas davantage.

Ah ! que de tels Grimauds méprisent mes écrits,
Je consens d'écrire à ce prix.

ÉPITRE A URANIE,

Par Mr. de Voltaire.

TU veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrece nouveau,
Devant toi d'une main hardie
A la Religion j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie ;
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau ;
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes sens,
De ma Religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit, dans mes égaremens,
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Examinateur scrupuleux
Du plus redoutable mystere,
Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire.
Un Dieu mort sur la Croix, que l'Europe révere,
Semble cacher ce Temple à mon œil téméraire ;
Mais la raison qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi son flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un front sévere,

M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;
Un Dieu qui nous forma pour être miſérables,
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir,
Nous fit à lui-même ſemblables
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais ſentir
Les maux les plus inſupportables.
Il forme à peine un homme à ſon image,
Qu'on l'en voit ſoudain repentir;
Comme ſi l'Ouvrier n'avoit pas dû ſentir
Les défauts de ſon propre ouvrage,
Et ſagement les prévenir.
Bientôt ſa fureur meurtriere
Du monde épouvanté ſappe les fondemens;
Dans un déluge d'eau détruit en même-temps
Les ſacrileges habitans
Qui rempliſſoient la terre entiere
De leurs honteux déréglemens.
Sans doute on le verra, par d'heureux changemens,
Sous un ciel épuré redonner la lumiere
A de nouveaux humains, à des cœurs innocens,
De ſa haute ſageſſe aimables monumens.
Non, il tire de la pouſſiere
Un nouveau Peuple de Titans;
Une race livrée à ſes emportemens,
Plus coupable que la premiere.
Que fera-t-il? Quels foudres éclatans
Va ſur ces malheureux lancer ſa main ſévere!
Va-t-il dans le cahos plonger les Élémens?
O prodige! ô tendreſſe! ô myſtere!

Il

Il venoit de noyer les peres,
Il va mourir pour les enfans.
Il eſt un Peuple obſcur, imbécille, volage,
Amateur inſenſé des ſuperſtitions,
Vaincu par ſes voiſins, rampant dans l'eſclavage;
Et l'éternel mépris des autres Nations.
Le Fils de Dieu, Dieu même, oubliant ſa puiſſance,
Se fait concitoyen de ce Peuple odieux;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naiſſance.
Il rampe ſous ſa mere, il ſouffre ſous ſes yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-temps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours ſont perdus dans un lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le Peuple Iduméen,
Et périt du dernier ſupplice.
Son ſang du moins, le ſang d'un Dieu mourant pour nous,
N'étoit-il pas d'un prix aſſez noble, aſſez rare,
Pour ſuffire à parer les coups
Que l'Enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le ſalut de tous,
Et ſon trépas m'eſt inutile!
Quoi! l'on me vantera ſa clémence futile,
Quand, remontant au Ciel, il reprend ſon courroux;
Quand ſa main nous replonge aux éternels abîmes,
Et quand par ſa fureur effaçant ſes bienfaits,
Ayant verſé ſon ſang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits!
Ce Dieu, pourſuit encore, aveugle en ſa colere,
Sur ſes derniers enfans l'erreur du premier Pere;
Il en demande compte à cent Peuples divers
Aſſis dans la nuit du menſonge,

Et dans l'obſcurité où lui-même les plonge,
Lui qui vient, nous dit-on, éclairer l'univers.
Amérique, vaſtes Contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du Soleil,
Vous, Nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un profond ſommeil;
Vous ſerez donc un jour à ſa fureur livrées,
Pour n'avoir pas ſu qu'autrefois,
Sous un autre Hémiſphere, aux plaines Idumées,
Le Fils d'un Charpentier expira ſur la Croix?
Je ne reconnois point à cet indigne image
Le Dieu que je dois adorer;
Je croirois le déshonorer
Par un ſi criminel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des Cieux
Une voix plaintive & ſincere:
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur eſt ouvert à tes yeux;
On te fait un tyran, en toi je cherche un Pere;
Je ne ſuis pas Chrétien, mais c'eſt pour t'aimer mieux.
Ciel! ô Ciel! quel objet vient de frapper ma vue!
Je reconnois le Chriſt puiſſant & glorieux.
Auprès de lui dans une nue
Sa Croix ſe préſente à mes yeux.
Sous ſes pieds triomphans la mort eſt abattue;
Des portes de l'Enfer il ſort victorieux:
Son regne eſt annoncé par la voix des oracles;
Son Trône eſt cimenté par le ſang des Martyrs,
Tous les pas de ſes Saints ſont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs deſirs;
Ses exemples ſont ſaints, ſa morale eſt divine;

Il console en secret les cœurs qu'il illumine :
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa Doctrine,
C'est un bonheur encore d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi que la nature embellit d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La Religion naturelle ;
Crois que ta beauté, ta douceur,
Ne sont point les objets de sa haine immortelle ;
Crois que devant son Trône, en tout temps, en tous lieux,
Le cœur d'un juste est précieux ;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ses yeux
Qu'un Janséniste impitoyable,
Ou qu'un Pontife ambitieux.
Et qu'importe, en effet, sous quel titre on l'implore ?
Tout hommage est recu, mais aucun ne l'honore ;
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus ;
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices.
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

ODE

A M. DE VOLTAIRE.

PLein d'une fainte vengeance,
Je t'invoque, Dieu des Dieux,
Pour confondre l'arrogance
D'un impie ingénieux.
Ah ! toujours, fougueux Voltaire,
Par un effor téméraire
Attaqueras-tu le Ciel ?
Ingrat ! le Dieu que tu bleffes,
T'a comblé de fes largeffes
Plus qu'aucun autre mortel.

Déja je me fais entendre ;
Tes remords parlent pour moi :
Réponds ; tâche de m'apprendre
Pourquoi tu détruis ma foi ?
Dans la divine parole
Que trouves-tu de frivole ?
Quel bandeau peut t'aveugler ?
Sois mon Œdipe toi-même ;
Eft-ce ton cœur qui blafphême ?
Ton efprit veut-il briller ?

Du fentiment populaire
Adverfaire trop outré,
Avec le nombreux vulgaire
Tu rougis de penfer vrai.

Que je vois d'eſprits ſublimes
Suivre en enfans les maximes
Que me dicte Jeſus-Chriſt !
Maximes vraiment divines,
Les Corneilles, les Racines
Vous ont ſoumis leur eſprit.

Qu'à ton exemple plus ſage,
Un Peuple d'Adorateurs
Ceſſe enfin de rendre hommage
A tes talens enchanteurs.
Que t'importe des Théâtres
Les louanges idolâtres ?
Tu n'en es point honoré * :
C'eſt combattre ton ſyſtême ;
Tu connois un Dieu ſuprême,
L'as-tu jamais adoré ?

On te croiroit, à t'entendre,
Le fléau du préjugé :
C'en eſt un de le prétendre ;
Tu n'en es point dégagé.
Se fuir, ſe vouloir ſéduire,
Juger ſans oſer s'inſtruire,
Te voilà ; tu le ſens bien :
Pour être encore plus étrange ;
Qu'aujourd'hui le culte change,
Demain tu ſeras Chrétien.

---

* Voltaire, dans ſon Épitre à Uranie, dit que Dieu n'eſt point honoré par nos hommages.

Voltaire, rends-toi juſtice,
Je te peins par ce ſeul trait:
Tu reconnois ton caprice
A ce fidele portrait.
Orgueilleux de ton génie,
Tu n'aveugles Uranie
Que pour te diſtinguer mieux.
Nouvel Ange de lumiere,
Tu retraces ſur la terre
L'orgueil qu'il eut dans les Cieux.

Tu prétends, nouveau Lucrece,
Et tu le prétends en vain,
Du culte que je profeſſe
Rompre le bandeau divin.
Ah! conſulte mieux ta gloire,
Tu diffames ta mémoire
Par tes ſyſtêmes Anglois:
De Pekin, Byſance & Rome
Penſes-tu détourner l'homme,
Pour le fixer ſous tes loix?

Par certains tours énergiques
Dont on aime les beautés,
Chez toi des erreurs antiques
Ont un air de vérité.
Tu ſais, ſéducteur inſigne,
Ne nous laiſſer aucun ſigne
Que tes Docteurs ont écrit.
Ton art fait tout ton ſolide,
Ton Déïſme eſt inſipide
Sans le ſel qu'y met l'eſprit.

A tes qualités ſublimes
J'éleverois des Autels ;
Mais tes ſacrileges rimes
Les rendroient trop criminels.
Par quelle bizarrerie
De ta brillante Patrie
Es-tu l'opprobre & l'honneur ;
Des vertueux & des ſages
Paſchal a tous les ſuffrages ;
Eſt-il moins illuſtre Auteur ?

Plus un rare eſprit pénétre,
Je le confeſſe avec toi,
Plus il a peine à ſoumettre
Ses ſentimens à la Foi ;
Mais ſans elle il ne lui reſte
Que la reſſource funeſte
De demeurer incertain.
Sous la ſageſſe infinie,
D'où part ſon rare génie,
S'il penſe, il pliera ſoudain.

J'apperçois ſous le tonnerre,
Si j'y jette un œil ſavant,
Tous les cultes de la terre
Se former, changer ſouvent.
Tout-à-coup, ſous ſon Empire,
J'en vois un ſeul les réduire ;
Il eſt ſtable, c'eſt le mien.
Numa, ta loi politique,
Cede au dogme évangélique,
Et l'univers eſt Chrétien.

Tout prouve que mon hommage
N'eſt point l'œuvre d'un humain ;
J'en croirai le témoignage
De tout l'Empire Romain.
Dois-je, à mon culte infidele,
En croire Socin & Bayle,
Qui me laiſſent dans la nuit ?
Que ton Roi te ſoit, Voltaire,
Un exemple ſalutaire ;
La mort vient, le remords fuit.

L'ART D'AIMER, *A MADAME ***.*

L'Amour veut un culte ſuprême,
Il veut dominer ſeul ſur ſes adorateurs ;
Les autres paſſions l'énervent à l'extrême,
Il faut n'obéir qu'à lui-même,
Si l'on veut reſſentir ſes plus vives faveurs.
Que d'amans ſont ſouvent vainqueurs,
Sans jouir comme il faut, ſans ſavoir comme on aime !
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
Eſt moins ſentiment que fureur.
En vain l'aimable & tendre Ovide,
Inſtruit par les amours, a fait un art d'aimer ;
De ce livre charmant tout le monde eſt avide ;
Mais c'eſt moins pour trouver un guide
Que pour voir des portraits qui peuvent enflammer.
Ses leçons ſur l'art de charmer,
Au commun des humains n'offrent rien de ſolide.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,

Eſt

Eſt moins ſentiment que fureur.
Souvent l'amant le plus vulgaire
Attrappe le maintien d'un amant délicat ;
Langage, ardeurs, ſoupirs, il ſait tout contrefaire... ;
Beau ſexe, il veut ſe ſatisfaire :
Craignez de ſuccomber, vous feriez un ingrat.
Des fermens faites peu d'état ;
Étudiez long-temps l'amant qui veut vous plaire.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
Eſt moins ſentiment que fureur.
Vous le ſavez, belle Sylvie :
Tout reſpire dans moi l'aimable volupté,
D'une conſtante ardeur ma tendreſſe eſt ſuivie.
J'aime uniquement dans ma vie
Les ſentimens, l'eſprit, les graces, la beauté :
Puiſſé-je enfin être imité !
Mon ame à découvert feroit peut-être envie.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
Eſt moins ſentiment que fureur.

ÉPIGRAMME.

UN Moine à barbe, exploitant bonne Sœur ;
Réitéroit ſouvent ce doux labeur,
Ah ! c'eſt aſſez : finiſſons, lui dit-elle,
On ſonne au Chœur, je vais où Dieu m'appelle.
Eh quoi ! ſi vîte ? Encore un pauvre *Ave*,
Encor, ma Sœur, & puis je me retire.
Qu'un *Ave* ? Soit : voyons, je vais le dire ;
Ça faites donc, j'y joindrai le *Salve*.

LA COQUETTE.

DAns vieux & modernes Grimoires
J'ai lu maintefois les hiſtoires
Des amoureux infortunés,
De ces amans toujours bernés
Par des attentes illuſoires,
Et dont les ſoupirs ſurannés
N'ont jamais été méritoires.
J'en ai vu de mal-entendus,
Qui de rage ſe ſont pendus;
D'autres (c'eſt pis que de ſe pendre)
Qui voyant leurs vœux aſſidus
Réjettés, moqués, confondus,
Sans eſpoir, n'oſant plus attendre
Qu'on aimât leurs individus,
Moines froqués ſe ſont rendus.
Je vous plains ſur-tout, ſots tondus;
Mais, ma foi, vos burleſques peines
N'avoient point égalé les miennes.
J'aime, que dis-je? Je ſuis fou,
Mait fou juſqu'à perdre le cou,
D'une comique créature,
Jeu groteſque de la nature,
Qui du côté de la figure,
Sans qu'elle a les yeux d'un matou,
Tiendroit en tout du Sapajou.
Très-épaiſſe eſt ſon encolure;
Son corps maſſif en feroit trois:

Parée, ainſi que ſans parure,
Sa taille égale ſon minois.
(Mon goût brille dans ce choix)
Quant au reſte de ſa ſtructure,
Je n'en dis rien pour cette fois;
Car auſſi cruelle que laide,
En vain je la preſſe & l'excede,
En vain je meurs à ſes genoux,
Jamais la coquine ne cede;
Elle égratigne, entre en courroux,
Et traite mes tranſports de foux.
Elle a raiſon : oui, je l'avoue;
Mais cette raiſon, que je loue,
Parle bien foiblement au cœur,
Quand l'amour en eſt le vainqueur.
Convaincu que c'eſt une tache
D'idolâtrer pareil objet,
Et d'en être fou ſans ſujet,
Souvent je me plains, je me fâche
De ſoupirer ſans nul effet;
Elle en rit : je la prends, je tâche
De la réduire tout-à fait;
(Car ſa réſiſtance m'attache.)
Pour empêcher mon ſot projet,
Elle appelle, on vient, & je lâche.
(Dans ces quarts-d'heures amoureux
Un témoin eſt toujours fâcheux.)
Je vois pourtant que ce manege
Flatte ſon petit eſprit vain :
Elle m'agace, elle m'aſſiége,
Par fréquens baiſers elle allége

Le très-ridicule chagrin
Que j'ai de voir ſon bras mutin
Toujours me repouſſer la main.
Son orgueil donne un privilege,
Son cœur le refuſe ſoudain.
Le témoin ſort, je recommence,
Même appel, même réſiſtance;
Il lui vient encore du ſecours:
Une ſtoïque contenance
Succede à mes combats trop courts.
Le ris la prend: ma patience,
Quoique j'enrage à toute outrance,
Eſt le remede où j'ai recours.
Que faire? Il faut, par complaiſance,
L'écouter. O Dieux! quels diſcours!
Quels riens! quels torrents de paroles!
Que ne ſuis-je au nombre des ſourds!
Jeu, bal, repas, manege, atours,
Sont les fatuités frivoles
Dont elle m'entretient toujours.
Si du moins, ſtable en ſes fornettes,
Elle m'achevoit un récit:
Fait au babil des femmelettes,
J'écouterois ce qu'elle dit;
Mais, dans ſes verves indiſcretes,
Diſant beaucoup, n'achevant rien,
Elle ſurpaſſe ces Nonnettes
Que le Vert-vert gloſa ſi bien.
L'hiſtoire d'hier eſt la même
Dont elle m'aſſomme aujourd'hui.
Je veux fuir, un attrait ſuprême

Me force à vaincre mon ennui.
Pour rompre, je parle ſyſtême,
Amour, bel eſprit, ſentiment;
Je veux la fixer un moment:
Elle rend vain tout ſtratagême;
Je fixerois plutôt le vent.
Aſſez bien la drôline chante;
Mais toujours chanter..... j'en ſuis las.
Demandez-moi donc qui me tente
Dans cet objet dont je fais cas.
Son cœur eſt bon: ſans lui déplaire,
Je lui dis maintes vérités;
Et ces vers que je viens de faire
Dans un quart-d'heure de colere,
Sans courroux ſeront écoutés.

CHANSON.

APOLOGIE DU JANSÉNISME,

Sur l'Air: *Grands Philoſophes, je vous blâme.*

NArgue du dogme Moliniſte,
Sa nouveauté ne peut que m'allarmer.
Vive le parti Janſéniſte,
Il ne preſcrit à mon cœur que d'aimer.
Je reconnois, & je ſens que les graces
Sont toujours efficaces;
Car une beauté
Agit avec liberté
Sur ma volonté.

QUI-PRO-QUO,

Sur l'Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

C'Eſt bien à tort qu'à la Vierge on m'égale,
Dit Sœur Agnès d'un ton tout ingénu ;
Je connois l'homme, & cette humble Veſtale,
Plus pure encore, ne l'a jamais connu.

BOUQUET.

ÇA, ma Muſe, réveillez-vous,
C'eſt trop long-temps être endormie ;
Manon veut de petits vers doux,
Il faut en faire, allons, ma mie.
Vous ſavez tout ce que je dois
A cette aimable & tendre amie ;
Si je n'obéis à ſa loi,
Je m'en vais faire une ennemie.
Allons, vîte, ſecourez-moi.
Je l'aime ; c'eſt demain ſa fête,
Il faut un bouquet... Eh quoi !
Vous faites la ſourde, je crois.
Allons ma plume eſt toute prête... ;
Eh bien ! J'en enrage, morbleu.
En vain contr'elle je tempête,
Il ne ſort de ma foible tête
Que des vers à jetter au feu.
Pour un très-orgueilleux Poëte,
Voilà ſans doute un triſte aveu.

Jamais de l'impuiſſant Ovide
Le malheur n'égala le mien ;
Sa Corinne étoit trop avide,
Et Manon ne veut preſque rien.
Qu'Ovide eut bien fait mon affaire !
Dans les vers il étoit rompu ;
Il feroit ce que je n'ai pu,
Je ferois ce qu'il n'a pu faire.
Voilà mon ſort, voyez, Manon,
Si cela vous convient ou non.
Le Bouquet que je vous propoſe,
Vaut cent fois mieux que vers & proſe.
Dites ſi ce Bouquet vous plaît,
J'irai l'offrir, il eſt tout prêt.

LETTRE
à Madame de * * *.

NOn je ne ſuis point ſatisfait,
Chere Maman, belle entêtée,
De cette Épitre trop hâtée,
Qu'hier, ſans loiſir & diſtrait,
Je te barbouillai, Dieu le ſait,
Ne penſe pas en être quitte ;
De ma colere non petite,
Tu n'as encor vu qu'un extrait.

Comment ! Je n'en reviens pas. Tu m'offres du ſirop, je te refuſe opiniâtrément, & plus opiniâtre que moi, tu me l'envoies !

Je ſuis femme, me diras-tu :
L'opiniâtreté fait notre caractere ;
Une Madame dégénere,
Qui manque de cette vertu.

Et moi, qui ſuis homme, & très-homme, je croirois dégénérer, ne t'en déplaiſe, ſi j'acceptois ton ſirop.

Du ſirop à moi ! quel préſent !
En eſt-il de plus offenſant ?
Ma foi, ſi ſur ce ton tu débutes, la Belle,
J'aurai bientôt de la dentelle,
Une quenouille, des fuſeaux,
Et toute la vaine ſequelle
Des ragoûts femmelets, ſucres, bonbons, ſirops.
C'étoit à quelques Damoiſeaux
Que convenoient pareilles bagatelles.
Par exemple : au papa mignon,
Ce doucereux penche chignon,
Dont les apparences dévotes
Demandent que tu le ſirotes ;
A cet Abbé, poupin fieffé,
Jeune & gentille Demoiſelle,
Qui de riens meubla ſa cervelle,
Pour aller plus de pair avec l'État coëffé.

Mais à moi qui me pique de faire un contraſte parfait avec ces femmes manquées, il ne falloit offrir que toi ; c'eſt un préſent digne d'un homme.

Tout ton aimable individu,
Tout ton petit charmant toi-même,
Eſt un don friant & dodu,
Qui vaut tous les ſirops, qui vaut un diadême.

LE

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Conte par Piron.

LEs Saints & les Diables enſemble
Eurent toujours maille à partir ;
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble ;
C'eſt que le ſerviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le Diable
Tiré ſon épingle hors du jeu,
Ou la Légende eſt une fable.
Jadis un vieux Saint exiſtoit,
Lequel Apothicaire étoit ;
Car en quelqu'état que l'on vive,
Eſt ſaint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoin ſaint Crépin,
Sainte Madelaine & ſaint Yves.
Un jour que pour le bien public
Manipulant quelques recettes,
Le Diſtillateur en lunettes,
Dans un fourneau, ſous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes ;
Voici venir le Tentateur,
En intention de diſtraire
Le vigilant Opérateur,
Et d'être ainſi l'inſtigateur
D'un qui-pro-quo d'Apothicaire.
Devant le Saint, Monſieur Satan

Culbute, caracole & feringue:
Le fanatique Charlatan
De mille façons fe diftingue;
Entr'autres le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Repréfentant une feringue;
Il fait de fon nez le canon,
Soupirail exhalant la pefte,
De fa gueule un mortier bouffon,
Et de fa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faifoit un petit carillon,
Tel qu'au Sabbat on peut le faire:
Des ténebres le Roi Falot
Épuifa-là tout fon calot;
Mais ce qu'il y gagna fut mince:
Car le bon Saint, ne difant mot,
Fait cependant rougir fa pince,
Puis l'adreffant au nez du Prince,
Vous le lui ferre comme il faut.
Le Diable fait un foubrefaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, ferre la queue,
Rue & beugle à faire trembler
Toute la terre & fa banlieue.
Cependant, en malin fournois,
L'autre jouit de fa victoire,
Et fait faire au Diable vingt fois
Le tour de fon laboratoire,
Jufqu'à ce que, las de ce jeu,

Il renvoya la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vîte,
Il lui ſeringua pour adieu
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'eſt s'en tirer avec honneur :
Heureux le ſaint Pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur !
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen,
Pour ſe dépiquer de ſon rôle,
De jetter au cœur du Chrétien
Un grain de ſa vanité folle,
Dont à ſon tour le Tout-Puiſſant,
Très-mécontent avec juſtice,
Châtia le Saint, en laiſſant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugiſſant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuiſine,
Maſſe de chaire faite en tonneau,
Peſante, eſpece de pourceau,
Qui roule ici-bas ſa machine,
Et qui pliant ſous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine.
A la Ville & dans le quartier,
Où le Saint faiſoit ſon métier,
Le maſque à figure maſſive,
En Moine de Cîteaux arrive,
Va deſcendre chez le Baigneur,

Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier Docteur
Qui vient lui débiter par cœur
Cent mille & une couillonnade,
Et termine le sot narré
Par la formule réguliere
Du *clysterium donare*
De la faculté de Moliere.
Là paroît l'humble Apothicaire,
Tout prêt à donner de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remede chaud & bénin.
Dieu des vers & de la peinture,
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé,
Le Mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture :
Mais, quoique longue outre mesure
La canule n'arrivoit point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint ;
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à soi,
Et de l'ennemi de la Foi
Présente le podex énorme.
Le Collateur un peu butor,
Qui malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Étoit un peu court de visiere,

Met le nez ſi près du derriere,
Qu'il eſt à deux doigts de l'anus.
C'eſt où mon drôle attend ſon homme ;
On ne peut trop admirer comme
Droit au devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila,
Alors ſur chaque joue on laiſſe
Retomber l'une & l'autre feſſe :
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs ne veut entendre ;
Et change en tenaille d'enfer
L'endroit où le nez s'eſt fait prendre.
Ah ! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes,
C'eſt à vous de vous réſigner ;
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous ſigner.
Il dit, & plus fier de ſa proie
Que ne le fut le beau Pâris,
Rapportant la ſienne de Troye,
L'infame raviſſeur déploie
Ses aîles de chauve-ſouris,
Et s'éleve en l'air avec joie.
Spectacle horrible & ſcandaleux !
Au cul du démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les Prédeſtinés,
Un Saint en l'air & par le nez
Pendu comme une gringuenaude.
Ainſi ſur le ſaint homme Job
Le Dieu d'Iſaac & de Jacob,

Jadis de la même puiſſance
Toléra l'affreuſe licence,
Et bientôt ſut y mettre fin :
Auſſi mit-il ici la main.
Le ſaint reconnut ſon offenſe :
Dieu tonna ; le malin eſprit
Ouvrit la pincette maudite,
Et de la foire qui lui prit,
Aſpergeant le nez du contrit :
Adieu, lui dit-il, quitte-à-quitte.

LA MULE DU PAPE.

FReres très-chers, on lit dans Saint Matthieu,
Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, & là lui dit : Beau Sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte Empire,
Ce nouveau monde inconnu juſqu'ici,
Rome la grande & ſa magnificence ?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu veux me faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au Démon, que quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conſcience,
Ayant toujours oui dire en ſon enfance,
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome : or c'étoit l'heureux âge,
Où Rome étoit fourmilliere d'Élus ;
Le Pape étoit un pauvre perſonnage,

Pasteur des gens, Evêque, & rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint-Pere,
Dans son taudis l'aborde, & lui dit : Frere,
Si tu voulois tâter de la grandeur ?
Si j'en voulois ! oui par mon Dieu, Monseigneur.
Marché fut fait, & voilà mon Pontife
Aux pieds du Diable, & lui baisant la griffe.
Le farfadet, d'un ton de Sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne,
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
O ! vous, Papes, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez, & pour ce
Que le saint Pere avoit en son tracas
Baisé l'ergot de Monsieur Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-Pere.
Que s'il advient jamais que ces vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

LE NOUVEAU ROI *DES GRENOUILLES,*

*Ou le Pere J*** dans un fossé.*

STANCE LIBRE.

VOus qu'on vit autrefois sur le haut du Parnasse
Folâtrer avec Du-Cerceau (*a*),

[*a*] Jesuite qui a composé des vers sur des sujets assez plaisants.

Venez, badine Muſe, animant mon audace,
Guider mon timide pinceau.
Souffrez aujourd'hui que je chante,
Sur les bords du ſacré vallon,
Une aventure aſſez plaiſante,
Pour dérider le ſourcil d'Apollon.
Près des lieux où périt Charles-le-Téméraire [b],
S'éleve une maiſon [c] dont l'aſpect enchanté
Auroit ſans doute de quoi plaire,
Si l'on pouvoit y vivre en toute liberté.
Mais un nombreux eſſaim de folâtre jeuneſſe [d],
Dont ſur ma foi le meilleur n'en vaut rien,
A l'entour de ce lieu court, va, revient ſans ceſſe,
Pour voir ce qui s'y fait, ou de mal, ou de bien.
Encor, ſi l'on pouvoit de quelqu'épais ombrage
Parer les traits malins qui partent de leurs yeux;
Mais, ô douleur! ô déſeſpoir! ô rage!
Il n'eſt point d'ombrage en ces lieux.
Pour ſurcroît de malheur, une race méchante
D'animaux [e], dont la terre enferme les foyers,
Vient ronger l'écorce naiſſante
De nos jeunes Poiriers.
Bien en prit au vieillard [f] qui donna des chauſſures
A nos tilleuls craintifs, à nos foibles ormeaux,
Moins pour les garantir des piquantes froidures,

---

[b] Dernier Duc de Bourgogne tué devant Nancy, en aſſiégeant René, dans ſa Capitale.

[c] Maiſon de Campagne de J * * *.

[d] Les Ecoliers rodent ſans ceſſe autour de cette Maiſon.

[e] On voit près delà une garenne qui fourmille de lapins.

[f] Le P. J. garniſſoit le pied des arbres de vieux lambeaux de ſoutanes.

Que

Que de la trifte dent de ces vils animaux.
Sans les foins empreffés du Barbon charitable,
Ces lieux deftinés aux plaifirs
Ne feroient aujourd'hui qu'un défert effroyable,
Séjour de pleurs & de foupirs.
Mais c'eft trop exhaler la douleur qui m'infpire,
Allons au fait, & fans détour :
Aujourd'hui, Mufe, il nous faut rire ;
Nous pleurerons un autre jour.
Décrivez-nous l'entrée où fe paffa la fcene
Que je vais dans mes vers tranfmettre à nos neveux ;
Venez, Mufe, échauffer ma veine,
Point de trait qui ne foit heureux.
D'abord fe préfente à la vue
Un large & vafte enclos qu'enferme un grand conduit ;
Une porte à demie-rompue
Sépare en deux un mur [*g*] que la terre a produit.
A peine a-t-on franchi cette porte admirable,
Qu'on voit un pont, mais des plus beaux,
Dédale [*h*] y travailla, fi l'on en croit la fable;
Au fortir des prifons du farouche Minos.
Divine fille de mémoire,
Décrivez-nous ce pont, ce magnifique pont.
Rendez-le plus fameux, s'il fe peut, dans l'hiftoire;
Que celui qu'un grand Roi [*i*] jetta fur l'Hellefpont.
Six ais cloués fur deux folives,

[*g*] Une haie vive.
[*h*] Architecte de l'Antiquité, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crete, dans lequel il fut enfuite empoifonné par Minos, Roi de l'Ifle, & dont il s'envola avec des ailes de cire.
[*i*] Xercès, Roi de Perfe, couvrit l'Hellefpont de vaiffeaux.

Par-tout du ſable répandu ;
Voilà ce qui, ſur les deux rives,
Forme en peu le pont prétendu.
A droite on voit un trou couvert d'une faſcine :
A gauche un plus petit, plus traître [k] & plus trompeur,
Fait que ſur toute la machine
Le plus hardi Champion ne marche qu'avec peur.
Au deſſous un foſſé, large de ſix coudées,
Profond de cinq, (ſi je puis bien juger)
Contient des eaux ſi fort conſolidées,
Que jamais l'œil ne les a vu boujer.
C'eſt au fond de cette eau verdâtre & croupiſſante,
(Comme on le dit en ces climats)
Que la Nation croaſſante
Tous les Jeudis [l] en pompe aſſemble ſes États.
Depuis mille ans, ce Peuple au vieux fils de Cybele
A grands cris demandoit un Roi,
Qui plût, par des arrêts d'une forme nouvelle,
Corriger les abus & rétablir la loi.
Sa demande long-temps fut inutile & vaine ;
Mais un jour il cria ſi fort,
Que Jupin en laiſſa tomber ſa coupe pleine,
Et que ſon aigle en prit l'eſſor.
Vertu-mort, s'écria le Dieu tout en colere,
De quel front vient-on m'inſulter ?
Moi, le Maître des Dieux, l'arbitre du tonnerre ;
Et je pourrois y réſiſter !

---

[k] C'eſt le trou qui fit tomber le P. J.
[l] C'eſt ordinairement les Jeudis que les J. vont à la campagne.

Qu'on m'apporte au plutôt ma foudre ;
Je veux exterminer ces importuns marauds,
Oui, je veux les réduire en poudre :
Vîte ici, Mulciber, fournis-moi des carreaux.
Eh! quoi, reprit Junon, quoi pour si peu de chose
Exterminer ainsi les Peuples des Marais ?
Pour un peu de Nectar ? Voyez la belle cause !
Hébé, verse-nous-en du meilleur, du plus frais.
Que chacun [*m*] suive ici l'exemple que je donne:
A votre santé, cher Gogo ;
Sachez qu'on n'est heureux [*n*] que lorsque l'on pardonne
Et qu'on boit à tir-la-rigo.
A cette belle & pieuse Sentence
On vit trois fois tout l'Olympe applaudir,
Comme on voit aujourd'hui sur la scene de France
A de pareils discours le Peuple s'ébaudir.
A l'instant le Dieu rentre au dedans de lui-même,
Et blâmant son courroux un peu précipité :
Voici, dit-il, chere épouse que j'aime,
Voici quelle est ma stable volonté.
Qu'à ma parole on prête une oreille attentive,
Écoutez-moi, peuple importun,
Vous demandez un Roi, quoi qu'il vous en arrive;
Vous le voulez ; eh bien ! je vous en promets un.
Mais gardez-vous, race maudite,
De le traiter ainsi que le Roi *Soliveau ;*
Je punirois ce crime autant qu'il le mérite,

[*m*] Ce Vers est tiré de la Tragédie de Maximien.
[*n*] C'est une des sentences de Constantin, qui ne parle que par apophtegmes dans cette Tragédie.

J'en jure, & vos marais feroient votre tombeau.
Il dit, & fecouant fa noire chevelure,
Il fit trembler le firmament ;
Il tonne, & toute la nature
Sentit que Jupiter avoit fait un ferment ;
Mais en attendant l'arrivée
Du nouveau Roi promis par le Maître des Dieux,
Achevons, Mufe, la corvée ;
Montrez-nous ce qui refte à voir dans ces beaux lieux.
Ne différons pas davantage,
Guidez mes pas vers la maifon.
Je l'apperçois, ô ciel ! quel heureux avantage,
D'entrer dans le féjour qu'habite la raifon.
Tu te trompes : c'eft-là qu'habitent la contrainte,
Et le froid pédantifme, & la fauffe douceur ;
Tous ces noirs habitants ne refpirent qu'en crainte,
Chacun, cenfeur d'autrui, trouve auffi fon cenfeur.
A deux Divinités propices
Ils font gloire d'offrir chaque jour des préfents,
Les vieux feuls font les facrifices,
Les jeunes préparent l'encens.
Vois-tu l'Ambition avec fa tête altiere ?
Jufques fur l'Empirée elle fixe fes yeux ;
Dominant fur la terre entiere,
Elle voudroit encor dominer dans les Cieux.
A fes côtés paroît la Politique habile,
Au maintien décevant, au front toujours couvert ;
Elle prête à fa fœur une main trop facile,
Et feint de la blâmer, pour agir de concert.
Mais entrons, j'apperçois les deux fales ouvertes ;
Que de tables, bons Dieux ! la belle quantité !

De mêts les plus communs ces tables ſont couvertes ;
Les mêts communs, dit-on, ſont bons pour la ſanté.
Plus loin paroît une cuiſine
Preſqu'auſſi blanche qu'un vieux four ;
C'eſt en ce bel endroit que Madame Leſine
A fixé pour jamais ſon bienheureux ſéjour.
O la laide figure ! ô la vieille grand'mere !
Je n'y puis plus tenir, je vais la ſouffleter :
Sors d'ici, vilaine Megere ;
Non, moi, j'y veux toujours reſter.
Que vois-je ! on ſe leve de table,
L'un prend ſa canne, & l'autre ſon manteau ;
Il n'en reſte plus qu'un qui jette un verre en ſable,
Et court comme un perdu rejoindre le troupeau.
Trois ſont déja partis où leur ardeur les porte ;
Il en reſte encore cinq, deux jeunes & trois vieux,
D'un pas grave & pédant ils marchent vers la porte,
Ne ſachant pas qu'un Roi ſe trouve au milieu d'eux.
Apprenez-nous, Muſe divine,
Vous, à qui l'avenir eſt comme le préſent,
Apprenez-nous celui que Jupiter deſtine
A commander un jour au peuple croaſſant.
Il a les cheveux noirs, & les ſourcils de même,
Le nez long, les yeux grands, un front de majeſté ;
Auſſi-tôt qu'on le voit on l'aime,
Tout prêche en lui la Royauté.
Ennemi de tout artifice,
Excellent cœur, & bon ami,
Il n'aime jamais par caprice,
Il n'aime jamais à demi.
Ses diſcours ſont remplis d'une noble élégance,

Il a du tour, de l'ordre, & beaucoup de bon ſens;
Auſſi depuis long-temps la divine Éloquence
L'a placé parmi ſes enfans (*o*).
Mais tandis que je veux vous le faire connoître,
Il eſt déja tombé dans ſes nouveaux États,
Selon l'ordre de notre Maître,
Les pieds en l'air, la tête en bas.
Sa chûte répand l'épouvante
Parmi le Peuple des Marais,
Et cette Nation tremblante
Crut être perdue à jamais.
Raſſurez-vous, peuple timide,
Accourez, & venez ſaluer votre Roi;
Son bras n'eſt pas armé d'un acier homicide,
Il vient en paix faire obſerver ſa loi.
Ce n'eſt plus cet hydre terrible
Qui croqua jadis vos ayeux;
C'eſt un homme doux & paiſible,
C'eſt un Roi conforme à vos vœux.
Sa bouche n'eſt point meurtriere,
Sur ſa langue jamais on ne trouva de fiel;
Il vous apporte un cœur de pere,
Un cœur confit dans le ſucre & le miel.
Vous verrez ſous ſes loix la paix & l'abondance
Regner de nouveau parmi vous;
Du ſerpent vénimeux la brutale inſolence
Tombera ſous ſes coups.
A ces mots j'apperçois la troupe épouvantée
Quitter ſes trous bourbeux, & paroître au grand jour;

[*o*] Le P. J. faiſoit le métier de Prédicateur.

Déja sur la rive montée,
Elle vient lui faire sa cour.
Autour de lui chacun s'attroupe,
C'est à qui montrera le plus d'activité;
Mais un seul, au nom de la troupe,
Fait serment de fidélité.
Chacun se dit en son langage,
Qu'il est aimable, qu'il est beau!
Il sera désormais notre unique partage;
Il vaut mille fois mieux que le Roi *Soliveau.*

ÉPIGRAMME.

QUe pensez-vous de l'Auteur d'Uranie?
Vous l'avez vu Poëte, Historien,
Critique amer, hardi Pyrrhonien,
Sur tout sujet exerçant son génie;
Vous le voyez Anti-Cartésien,
Ami du vuide, Anglois à toute outrance;
Est-ce tout? Non, grace à son inconstance,
Je le prédis, vous le verrez Chrétien.

LES DEUX RATS.

AU bon vieux temps, lorsque Berthe filoit,
Et que mainte Bête parloit
Mieux que font nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine Mitronne,
Un soir comme elle pêtrissoit,
Se sentit vivement mordre par une puce,

Sur le bord d'un certain endroit,
Par où l'Hermite Frere Luce
Fit croire que d'Agnès un Pape ſortiroit.
Sur le champ la Mitronne adroite
Surprit cette puce indiſcrete,
La preſſant, le col lui tordit,
Puis après ſa beſogne faite,
Auprès de ſon Mitron elle ſe mit au lit.
Or, quand la puce elle avoit dénichée,
La pâte de ſes doigts qui s'étoit attachée
Aux plumes de l'oiſeau que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux Rats,
Dont le nez fin l'avoit flairée.
En tapinois venus pour en tâter,
Ils commençoient à grignoter,
Quand le Mitron, ſentant ſa pâte bien levée,
Se mît en devoir d'enfourner.
Les Rats le voyant ſe tourner,
L'un étourdi de peur, tremblant, tête baiſſée,
Dans le plus prochain trou bruſquement ſe jetta,
Et l'autre auprès tapis reſta.
Le Mitron, beſogne achevée,
Se recoucha ſur le côté;
Les priſonniers en liberté
S'enfuirent au grenier à leur gîte ordinaire.
Les voilà ſe queſtionnant,
L'un & l'autre ſe demandant
Comme ils s'étoient tirés d'affaire.
Moi, dit l'un, j'ai donné dedans le pot au noir;
Je ne crois pas qu'on puiſſe avoir
Une plus riſible aventure:

Je

Je me ſuis fourré dans un trou
Où j'ai cru ma retraite ſûre ;
Mais le maudit Mitron m'a bourré tout ſon ſaoul
Avec je ne ſais quoi qu'il pouſſoit à meſure
Que pour ſortir je voulois avancer ;
Il m'a coigné le nez, & m'a fait le tapage,
Tant que laſſé du badinage,
Ce gros & long je ne ſais quoi,
Prenant enfin congé de moi,
M'a craché par mépris au milieu du viſage ;
Le vilain m'a preſque aveuglé.
Et moi, dit l'autre tout troublé,
Dans l'encoignure d'une cuiſſe,
Sans grouiller, m'étant cantonné,
Témoin impatient d'un ſi fort exercice ;
Pendant qu'il te coignoit le nez
Avec ſa cheville ouvriere,
Qui te cauſoit tant de ſouci,
Deux boules qui pendoient à ſon chien de derriere,
Sans ceſſe allant, venant, coignoient mon nez auſſi.

L'Y GREC OU LA FOURCHE.

MOnſtres ne ſont ſi rares que l'on croit.
Certain homme vrai monſtre étoit,
Non de corps, de bras, ou de tête,
Mais par l'endroit chéri du ſexe féminin,
Et qui ſert à lui faire fête.
Double il étoit cet inſtrument malin,
Fourchu, de plus fait de telle maniere,

Qu'une branche paſſant dans la route ordinaire,
L'autre à l'inſtant prenoit l'autre chemin,
Et ſourdement enfiloit le voiſin.
Mainte belle avec complaiſance
Avoit ſenti la double expérience
D'un tel prodige, & gardoit le tacet
Sur le cas qui n'étoit pas net.
Or, il advint que notre perſonnage
D'une veuve dévote & ſage
Fit emplette, & ſe maria.
A ſon devoir la premiere nuitée
La veuve inſtruite ſe rangea;
Mais auſſi-tôt ſe ſentant perforée
En certain lieu d'où le pauvre défunt
N'avoit jamais tiré ſon alumelle,
Traitant d'abomination
Cette double intromiſſion,
Jura que déſormais la perfide entrepriſe
N'auroit ſuccès qu'après déciſion
Exprès donnée en conſultation
De notre Mere ſainte Égliſe.
Auſſi-tôt Docteurs conſultés,
Docteurs herminés & froqués:
Mais toute la Gent Sorbonique
Devint muette & ſans replique,
Et les illuſtres ignorants
Renvoyerent l'affaire au Pere des Croyants.
Au Pape donc l'affaire fut portée,
Puis au Conſiſtoire traitée :
On étala grande érudition,
On fouilla dans l'hiſtoire & profane & ſacrée;

Camuſe cependant ſur la ſolution
Fut la ſacro-ſainte Aſſemblée :
Plus vivement encore on conſulta Sanchez,
Eſcobar, Tambourin, Lénez.
Ces pieux & ſavants Dépôts
N'offrirent à leur ouverture
Que ſottiſes hors de propos;
Rien de certain ſur l'aventure.
Leur embarras détermina l'affaire
En faveur du monſtre Mari,
Et la Réponſe du ſaint-Pere
Fut : *Gaudeant benè nati.*

ÉNIGME.

JE ſuis une plaiſante choſe,
Qui peut avoir environ
Six à ſept pouces de long.
Je ne ſers point quand on répoſe,
Quand je pends je ſuis hors d'emploi,
Dès qu'on veut ſe ſervir de moi,
Alors une main féminine,
Me prend, me ſecoue & badine,
Puis après le jeu me conduit,
Ainſi que mon fidele guide,
Dans une fente fort humide,
Comme en mon naturel réduit.
Là j'entre autant que l'on me pouſſe,
Après mainte & mainte ſecouſſe,
Si l'on me retire dehors,
Je ſuis tout mouillé quand je ſors.

C'est par ce plaisant exercice
Qu'au genre humain je rends service ;
Mais si par malheur rebuté,
Ou trop vainement excité,
On ne peut me mettre en usage,
C'est alors grand bruit au ménage.
O vous tous, qui lisez ici
Le détail de mon savoir faire,
Si vous me devinez, vous pouvez sans mystere
Me nommer ; car de moi vous vous êtes servi.

ÉPIGRAMME.

Sur le C. de S. S....

JE suis un animal d'équivoque nature,
Comédien, escroc, dévot, plein de ferveur ;
J'éleve un temple au Créateur,
En filoutant la créature.

ÉPITAPHE pour Jean-César Rousseau de la Parisiere, E..... de N..... décédé le 15 Novembre 1736.

ICi gît un Prélat d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit, & jamais ne rendit.
Seigneur, s'il est dans votre gloire,
Il n'y peut être qu'à crédit.

LETTRE

De la Baronne de Roupillac à Madame des Étoiles, au ſujet d'une Brochure intitulée : L'Ennui d'un quart-d'heure, *de feu M. l'Abbé... aujourd'hui M. de la Mare tout court.*

QUe de graces, Mademoiſelle, j'ai à vous rendre ! De quel ſervice ne vous ſuis-je pas redevable ! Oui, ma reconnoiſſance ſera toujours au deſſous du bienfait, je ne le ſens que trop; mais du moins j'ai la conſolation de vous devoir preſque la vie. Car, peut-on vivre ſans dormir ? Et avant le bienheureux paquet d'écrits modernes que vous m'avez fait tenir, je ne dormois pas plus qu'un vrai lutin. En ouvrant votre Lettre, j'ai trouvé une liſte de ſujets récréatifs : elle débute par *l'Ennui d'un quart-d'heure ;* & voilà juſtement mon Eſculape. Aſſurément votre amitié toujours tendre & prévenante, a deviné qu'une cruelle inſomnie me tourmentoit depuis bon nombre de jours, & une guériſon auſſi prompte d'une migraine violente ne pouvoit m'être procurée plus à propos par la perſonne du monde la plus précieuſe à ma tendreſſe.

Que veut dire ce prélude embrouillé, direz-vous peut-être, Mademoiſelle ? *Je ne comprends rien à ces paroles ridicules :* patience, voici le débrouillement du cahos.

Je lis ordinairement avant de me livrer aux douceurs du ſommeil qui me fuit bien ſouvent,

& qui me vend bien cher ses douceurs ; car j'ai soixante ans passés. Ah ! qu'à votre âge, jeune & belle Souchette, il étoit d'instants où Morphée me prodiguoit ses faveurs, après avoir goûté des plaisirs dont les Dieux auroient même été jaloux ! Ma jeunesse éclipsée ne me laisse que le regret de ne pouvoir rajeunir, & n'a point diminué la passion que j'ai toujours eue pour les amusemens d'une vie aimable. Les vieilles redisent toujours, je reviens.

Le soir donc, je me trouve dans des ouvrages ingénieux (pas si souvent que je le souhaiterois :) la matiere a des songes agréables, dont la douce imposture charme le temps délicieux de la nuit. Rendue suivant ma coutume à mes livres, le jour même de votre envoi reçu, je saisis avec empressement *l'Ennui d'un quart-d'heure* : je me mets en situation commode pour repaître moins mes yeux que mon esprit & mon cœur des nouveautés contenues dans la Brochure que j'ai à la main ; je tousse, je crache, je recueille toute mon attention, j'ouvre & je lis, je continue, j'acheve. . . . . Mais, ô vertu divine répandue dans cette merveilleuse feuille ! j'ai bâillé, & le sommeil m'a surpris sans être invoqué. Depuis dix ans fortune pareille ne m'étoit arrivée.

Je le soutiens, Apollon a inspiré le pere de ces poésies, & il a prouvé par ces rimes ennuyeuses qu'il étoit autant le Dieu de la Médecine que de l'harmonie. Tout l'opium & la thériaque de la docte faculté des Pharmacopoles n'auroient pas opéré aussi sûrement que *l'Ennui d'un quart-d'heure*, dont le titre, aussi modeste que l'Au-

teur, ne me dispense pas de lui dire qu'il m'a fourni de *l'ennui* pour plus d'un siecle : si je pouvois vivre autant, je consentirois à partager ce soporatif avec nos neveux les plus reculés ; car ne trouve-t-on pas dans le monde les *ennuis* immortels, & la joie trop courte ?

Ce, *la peste me tue*, que l'Observateur du Parnasse a révélé judicieusement, est une expression du bel air, n'est-il pas vrai, Mademoiselle ? Mr. de la Mare fréquente les cercles où regnent la galanterie & les Petits-Maîtres d'une espece transcendante.

Vous me mandez, Mademoiselle, que l'Auteur publie avec complaisance les éloges qu'il prétend lui être dûs : j'y souscris, & ne le regarde point du tout comme un Habitant de la Garonne, quoiqu'il en ait le mérite & la vivacité : je dirai avec vous que.....

Ennemi du mensonge & de la jalousie,
On ne le vit jamais blesser la vérité ;
Organe de la modestie,
Son Apollon est la sincérité.
Pour lui Pégase oublia sa fierté,
Clio devint plus sage, moins coquette,
Melpomene à sa sœur cadette
Fit part de ses talents & de sa gravité ;
Thalie à son tour plus sévere,
Lui donna ces attraits, ce vif, cet enjouement,
Ces yeux frippons qui savent plaire,
Et regner à leur gré sur le cœur d'un Amant.
La Mare sut vaincre les plus cruelles,

Et les neuf Sœurs, ces divines pucelles,
A la virginité préférerent l'amour :
Nouvel Endymion de ces tendres Déesses,
Il reçut maints baisers, faveurs, bonbons, caresses,
Apollon, obligé de lui faire la Cour,
Quitta les rives du Permesse ;
La Mare pour jamais sans espoir de retour,
Fut le Dieu qu'encensa Cypris & la mollesse.

La fortune, Mademoiselle, rougit des fautes du destin. Est-elle prospere ? L'on oublie les loix de la nature, & l'on déroge aux dégrés du sang le plus proche : le Poëte des *ennuis* en est une preuve vivante. Je vois que ce petit ingrat, en grimpant à la double cime, a changé son véritable nom : je l'ai connu à Paris : on l'appelloit Mr. l'Abbé *Croquechenille*, & Mr. d'*Hosier* lui-même n'auroit pas été plus heureux dans la découverte d'aucune généalogie.

Je vous envoie un extrait authentique d'un parchemin que je possede. Il est unique : Mr. *Croquechenille* m'a sollicité plus d'une fois de m'en défaire en sa faveur, pour être fondé en raisons en cas de succession à recueillir. Je conçois que le dépit & la gloire l'ont dégoûté de sa vraie naissance. Je lui pardonnerois cette boutade, s'il veut passer le reste de l'automne à ma campagne, & je lui rendrai l'original timbré, dont je fais pour vous une copie, en attendant le plaisir de le voir.

. . . .

Admirable

Admirable & incomparable Tranſition de l'Abbé de la Mare en eſcargot, & ce qui advint d'icelle.

OYez, grands & petits,
Ce dont vous ſerez ébahis.
Entre le Franc & l'illuſtre Voltaire,
Cruels débats ſurvinrent l'autre jour.
L'un vouloit, à ſon ordinaire,
Nous ennuyer d'un fade amour;
L'autre, plus docte & moins ignare,
Soutenoit que l'amour énervoit les eſprits,
Et qu'il ne vouloit point d'éloges à ce prix.

Le Franc s'irrite, en appelle à la Mare:
Or qu'advint-il? Notre nouveau Midas
Se leve, & bientôt vous décide
En faveur de la Zoraïde.
Voltaire pour cela les armes ne mit bas;
Il vole au temple de Mémoire,
A Melpomene explique net le cas:
Phébus inſtruit de cette hiſtoire,
Réſolut de punir notre Juge ignorant.

Par ſubite métamorphoſe,
La Mare hélas! comment dire la choſe?
D'homme devint un inſecte rampant;
Le nouvel eſcargot court ſans retardement
Dépeupler parterres, charmilles,
De papillons & de chenilles.
Pour récompenſer ſon ardeur,
On le nomma Croque-chenille,

Et fur le Pinde, avec honneur,
Des efcargots il orna la famille.

Une preuve nouvelle de cette origine, Mademoifelle, que j'ajoute par furcroît d'évidence, eft que je ne vois pas pourquoi ce petit ingrat a changé de dénomination. Il a beau fe déguifer, on connoîtra toujours Mr. *Croque-chenille* à une boffe qui lui eft reftée au front. C'eft un accident qui lui eft arrivé le jour d'un grand vent, qui le jetta à terre dans le potager du Parnaffe. La nature qui lui a donné autant d'efprit qu'à Éfope, a chargé l'art de fuppléer à fon défaut. L'art, moins habile que la nature, n'a pu lui donner double boffe; mais il a fait une éminence fur le front de notre Poëte qui, bien loin de changer un ancien nom, auroit dû en prendre un nouveau le jour de cette aventure qui, fuivant quelques malins trop véridiques, a une origine du cinquieme étage.

Cette addition devroit le tenter, Mademoifelle, fur-tout quand on eft friand de gloire, & qu'on cherche à briller par les *ennuis*. Scipion n'a-t-il pas été furnommé l'Africain, Fabius le Temporifeur? Et une foule de Conquérants, que je pourrois citer, n'ont-ils pas brigué des noms qui paffaffent à l'immortalité?

Je propofe à Mr. *Croque-chenille* le fur-nom de *Dufront*: je me regarderois bien heureufe, s'il vouloit adopter un intrus qui demande un quartier dans l'écuffon de fa gloire. Bon foir, mes belles amours, je les aime trop pour ne pas fupprimer les façons, je vous embraffe cent mille fois pour une.

Votre, &c. DE ROUPILLAC.

A Fréne, ce 29 Oct. 1736.

LA BOUGIE

De Noël.

A Piſe, Ville d'Italie,
Habitoit un certain Joſeph d'Alcantaris,
Jaloux de ſa moitié juſqu'à la frénéſie.
Le fait n'eſt étonnant ; Italiens maris
Sont ſujets, comme on ſait, à viſions cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Savoit ſur le bout de ſes doigts
Les rubriques d'amour, même les moins connues.
Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de ſon épouſe,
Ceintures de virginité
Vinrent s'offrir d'abord à ſon ame jalouſe:
Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts cadenats,
Pour garder ce tréſor, font en vain réſiſtance ;
Le drôle le ſavoit, & par expérience,
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas :
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de raſoir ;
Deux reſſorts les faiſoient mouvoir,
Qui, dès qu'on les lâchoit, refermoit l'ouverture.
La femme à peine eut reçu ce préſent,
Qu'un billet de ſa part en avertit l'Amant.
L'Amant arrive, il court dans les bras de ſa Belle,
Par des baiſers on prélude un moment ;
Mais las de ces faveurs qui croiſſent ſon tourment,
Il en cherche une plus réelle.

Il découvre à ſon gré la porte des plaiſirs,
Et l'obſtacle ne fait qu'irriter ſes deſirs.
Le ſerpent qui tenta notre commune Mere,
Se réveille d'abord à ces objets charmants,
Et leur fait inventer, dans ces heureux moments,
Les moyens de ſe ſatisfaire.
Des deux reſſorts la Belle en tenoit un,
L'Amant retenoit l'autre, & dans cette aventure,
Le ſerpent ſans trembler ſaiſit la conjecture,
Et ſe plonge à l'inſtant avec vivacité
Dans le ſein de la volupté.
A cette douce approche on s'emporte, on s'oublie,
On eſt prêt à perdre la vie,
On ne penſe plus, mais on ſent,
Et dans cet effort ſi puiſſant
Le ſerpent ſe trouva la funeſte victime
Des raſoirs échappés ; & cet endroit ſi beau,
Trône de ſes plaiſirs, en devient le tombeau.
Au cri de l'homme accourt la Soubrette tremblante,
Elle emmenne l'Amant, tandis que ſon Amante,
Ignorant du ſerpent les cruels déplaiſirs,
Jouit confuſément de ſes derniers ſoupirs.
Il fallut tirer le ſerpent,
Et l'embarras étoit comment :
Un tire-bourre en fit heureuſement l'affaire.
L'animal encore furieux,
Ne ſortant qu'avec peine écumant de colere.
Quoiqu'il eut les larmes aux yeux,
Sur le lieu de ſa ſépulture
Il fut queſtion d'opiner.
La Dame paroiſſoit encline à le garder ;

La ſervante diſoit que ce ſeroit folie,
Et que beſoin n'étoit de l'embaumer,
Tels animaux étant communs en Italie.
Par la fenêtre enfin elle le fit paſſer.
Une vieille dévote, en allant à l'Égliſe,
Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le lendemain,
Trébuche, & laiſſe échapper de ſa main
La lanterne qu'elle avoit priſe.
La nuit étoit obſcure, autour elle tatonne;
Sa main tombe ſur le ſerpent,
Pour ſa chandelle elle le prend,
Le met dans ſa lanterne; ainſi Dieu n'abandonne
Ses Serviteurs, dit-elle, & fait les ſecourir.
Elle arrive à l'Égliſe, elle dit les premieres
Ce que par cœur elle ſait de prieres;
Mais bientôt à ſon livre il lui faut recourir:
Elle met ſa chandelle ès mains de ſa voiſine,
Juſqu'en celle du Clerc elle parvient enfin.
Il ſouffle ſur la meche, il ſe tourmente en vain
Pour l'allumer: tant plus il l'examine,
Plus ce qu'il tient lui paroît ſurprenant,
Mais à la fin comprenant le myſtere:
A d'autres, cria-t-il d'un ton plein de courroux,
Cette chandelle eſt faite à s'allumer chez vous.
Meſdames, que chacun faſſe ſon miniſtere.

L'ANTI-MONDAIN,

Par Piron.

O Jours heureux ! qui purs & ſans nuages
Avez du monde éclairé le berceau
Dont vainement un odieux pinceau
Vient à nos yeux défigurer l'image :
Jours fortunés ! quoiqu'en publie encor
Un maître-fou dans ſa verve indiſcrete ;
Age à bon droit appellé ſiecle d'or,
O bon vieux temps ! c'eſt moi qui vous regrette.
Mais ; ô regrets en effet ſuperflus !
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus !
Tranquille au ſein d'une heureuſe abondance,
Exempt de peines, affranchi de tous ſoins,
L'homme vivoit, la ſage Providence
Pour ſon bonheur lui cachoit ſes beſoins.
Il étoit libre, & la ſeule nature
Dictoit ſes loix, régiſſoit ſes devoirs ;
La trahiſon, le meurtre, l'impoſture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où regnoit la droiture,
De ſon cœur ſimple ignorés & bannis,
N'avoient alors beſoin d'être punis ;
Nul préjugé n'aſſerviſſoit ſon ame :
Heureux de vivre ainſi qu'il étoit né.
Ni bien ni mal, gloire, honte, ni blâme
N'étoient connus de ſon eſprit borné.
O douce erreur, favorable ignorance,

Fille du Ciel, mere de l'aſſurance;
Point de remords qui gênât ſes deſirs:
Né pour jouir, fait pour le bien ſuprême,
Il le trouvoit dans un autre lui-même;
Rien ne troubloit leurs innocens plaiſirs:
Eh quels plaiſirs! A leur douceur extrême
Le monde entier doit ſes accroiſſemens.
Tendres ébats, divins embraſſemens,
Fréquens ſur-tout plus qu'au ſiecle où nous ſommes;
Et c'eſt raiſon, car le deſtin des hommes
En dépendoit dans ces commencemens.
Plaiſirs exempts de tous les vains fantômes,
Dont un biſarre & chimérique honneur
Séduit des cœurs ſuſceptibles d'allarmes.
Ce fier tyran d'un ſexe plein de charmes,
Ne mettoit point d'obſtacle à ſon bonheur.
Un eſprit ſimple, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encore même après la jouiſſance,
Tenoient alors lieu de toute vertu.
De nos aïeux, ſous le regne d'Aſtrée,
Telle étoit donc la race bienheurée.
D'un ſiecle à l'autre & victorieux & ſain,
L'homme vivoit; alors un Médecin,
Coupable engeance en ce temps ignorée,
De ſes beaux ans n'abrégeoit la durée.
Or maintenant, notre ami du bel air,
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre ſiecle de fer,
Vantez ſur-tout votre cœur très-immonde,
Oſez fronder l'illuſtre Fénelon,

Déprisez-nous les accords de sa lyre,
Ce beau Roman, le seul utile à lire;
Vous toutefois, vous, ce rare Apollon,
Dont les écrits ne vont point au talon
De ce Prélat, vous dont le chaud délire,
Pis qu'une fievre en ses accès pressants,
Vous fait choquer la raison, le bon sens;
Vous, dis-je encore, qui placez dans un Temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un Cardinal;
Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier exemple,
Venez de faire assemblage nouveau,
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée;
Assortimens dignes d'un tel cerveau,
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au soliveau,
Ou bien à voir une tête de veau,
Qui mollement dans un char se promene.
Or, maintenant ce séjour enchanté,
Ce Paradis terrestre si vanté,
Cher Calotin de la premiere classe,
De bonne foi entre nous,
Que pour savoir où peut être sa place,
On auroit tort de s'adresser à vous.

L'HABIT

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE,

Conte, par le même.

MUſe, de grace, au fait & point d'exorde.
Des Écumeurs, gens ſans miſéricorde,
Firent deſcente à je ne ſais quel port,
Et tout de ſuite y deſcendit la mort,
L'affreux dégât, le viol, l'équivoque,
Qu'Agnès redoute, & dont Barbe ſe moque;
L'ardente ſoif du ſang & du butin,
Tant d'autres maux, le ſacrilege enfin,
Péché mignon d'engeance ſcélérate.
Ce dernier-ci conduiſit les Pirates
Dans un Couvent de Peres Cordeliers:
Chaſſe, encenſoir, croix, ſoleil, chandeliers,
Vaſes ſacrés, tout fut de bonne priſe;
Burettes, draps, le cellier & l'Egliſe,
Tout fut pillé; voyez que les Vauriens
Ne s'y prenoient ainſi que des Chrétiens,
En qui peut-être eût agi le ſcrupule,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule
Trouvé de quoi ſe dire: Eh! ventrebleu,
N'en ayons point, puiſqu'ils en ont ſi peu.
Tout bien cherché, des gentilles commeres
Gagnent la Nef, pour avec les Corſaires
Gaiement paſſer leurs jours dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au Couvent.
Pere Guichard, bilieuſe pécore....
Prêche & fulmine en pieux....

Pere Guichard eſt traité d'étourneau,
Et pour réponſe on le jette dans l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage ;
Ils prêchoient donc, mais ſur un ton plus ſage,
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un ſermon, convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'au Thaumaturge,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoiſins.
L'équipage eſt au pied de la chiourme ;
On crie, on pleure, de ſanglots on regourme,
Meá culpá, mon pere, mon mignon,
Ce n'eſt pas moi, mon mignon,
Ce n'eſt pas moi, c'étoit mon compagnon.
Moines de dire, en faiſant griſe mine,
Punition & vengeance divine.
Le bon larron, contrit comme à la croix,
De ſe vouer à Monſieur Saint François,
S'il en échappe. A l'inſtant le temps change ;
Vous auriez dit que ſur l'aîle d'un Ange
Le Séraphique avoit dit : *Quos ego.*
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo ;
L'eau reverdit, & ſa claire ſurface
S'applaniſſant, redevient une glace ;
Tout rentre enfin dans ſon premier état,
Tout y compris le cœur du ſcélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage,
Le Capitaine abſoud tout l'équipage,
Réuniſſant tout le pouvoir en ſoi,
Et ſur ſon bord étant Pontife & Roi.

Buvons, chantons, rions, dit le corsaire,
Frappons, f..... & vogue la galere.
Les Pénaillons disoient : vous avez tort,
On fait la figue ainsi plus près du port ;
De Pharaon tel étoit le vertige,
Moyse aussi coup sur coup le fustige.
Le Chef répond : qu'on ait tort ou raison ;
Ramez, faquin ; belle comparaison,
Le fouet à fouet, la verge de Moyse
Et le cordon de Saint François d'Assise.
Trois jours avoient coulé sans accidents ;
Le quatrieme, ainsi qu'entre leurs dents,
Des Gris-vêtus prioient leur Patriarche
De se venger en purifiant l'Arche,
L'un des frocards s'écrie : Eh ! le voilà.
Oui ? Saint François. Où ? Sur l'eau, là-bas, là,
Tenez, voyez, vis-à-vis de la pouppe :
Sur le tillac aussi-tôt l'on s'attroupe ;
Oui, c'est, dit-on, vraiment un Cordelier,
C'en est bien un, le fait est singulier ?
En pleine mer un homme, &, n'en déplaise,
Qui paroît même être là fort à l'aise.
C'est, s'écrioit un Moinillon servant,
C'est ce grand Saint qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes ;
Mon œil d'ici distingue les stigmates :
Je vois, je vois l'Ange exterminateur,
Les bras levés sur le profanateur :
Tremblez, méchants. Le frocard en tumulte,
Passoit déja de l'espoir à l'insulte.
La soldatesque incertaine & tout bas,

Se demandoit : l'eſt-ce, ou ne l'eſt-ce pas ?
La nuit laiſſa leur ame en grande tranſe,
Et du ſoleil attendit le retour ;
Il reparoît, l'on revoit tout le jour
Le même objet à pareille diſtance.
Lors, les relaps enclins à pénitence ;
C'eſt Saint François, qui pourroit ce être donc ?
Voilà des gens pénauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la viſiere eſt nette,
Pour le plus sûr mit l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point :
Je vois capuce & froc ; c'eſt de tout point
Un Cordelier, promptement à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage.
Il faut l'attendre ; holà, ho ! le Grappin.
Chacun ſe ligue au cri du Turlupin ;
D'horreur le poil en dreſſe à tout ſon monde,
L'objet s'enfonce, & diſparoît ſous l'onde.
A l'inſtant ſouffle un vent des plus gaillards,
Et fut-ce un coup du Ciel ou du haſard,
Vous en allez ſavoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur ſe remontre ;
Le Grappin tombe, accroche, & tire ; eh qui ?
Étoit-ce bien un Cordelier ? Nenni.
Là, de par Dieu, ſa Mere & Saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit ſi peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciſcain ;
Mais ſous lequel ne giſſoit qu'un Requin,
Poiſſon goulu, vorace, antropophage,
Poiſſon hideux, poiſſon pour tout potage,
Mais un poiſſon froqué ; par quel haſard ?

Vous avez vu nager Pere Guichard:
Figurez-vous le Requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par deſſous ſa robe;
Des pieds au col tantôt il fut grugé,
Et de ce Trône la tête prit congé.
Le froc alors préſentant l'ouverture,
Avoit d'un monſtre embéguiné la hure;
Et de ce jour, quêteux, humble & gourmand
Frere Requin ſuivoit le bâtiment.

APOTHÉOSE de Mademoiſelle le Couvreur Actrice, morte le 2 Mars 1730.

Par Mr. de Voltaire.

Quel contraſte frappe mes yeux?
Melpomene ici déſolée,
Éleve, avec l'aveu des Dieux,
Un magnifique Mauſolée.
Si la Superſtition,
Diſtinguant juſqu'à la pouſſiere,
Fait un point de Religion
D'en couvrir une ombre légere:
Ombre illuſtre, conſole-toi,
En tous les lieux, la terre eſt égale;
Et lorſque la Parque fatale
Nous fait ſubir ſa triſte loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive repoſer, pour attendre
Ce temps où tous les préjugés
Seront à la fin abrogés.

Ces lieux cessent d'être profanes,
En contenant d'illustres mânes;
Ton tombeau sera respecté.
S'il n'est pas souvent fréquenté
Par les diseurs de Patenôtres,
Sans doute il le sera par d'autres,
Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel.
Au lieu d'ennuyeuses Matines,
Les Graces, en habit de deuil,
Chanteront des hymnes divines
Tous les matins sur ton cercueil;
Sophocle, Corneille, Racine
Sans cesse y répandront des fleurs,
Tandis que Jocaste ou Pauline
Verseront des torrents de pleurs.
Enfin, pour ton Apothéose,
On doit te faire une Ode en prose;
Le chef-d'œuvre d'un bel esprit
Vaudra bien du moins un obit.
Méprise donc cette injustice,
Qui fait refuser à ton corps
Ce que par un plus grand caprice
Obtiendra *Pelletier des Forts.*
Cette ombre impie & criminelle,
A la honte du nom François,
Quelque jour dans une Chapelle
Brillera sous l'appui des Loix.
Ainsi, par un destin bisarre,
Ce Ministre dur & barbare
Doit reposer avec splendeur,

Tandis qu'avec ignominie,
A l'Émule de Cornelie,
On refuse le même honneur.

ÉPIGRAMME

De quelqu'un, qui sans doute a troqué son encensoir contre des verges, & qui fouetta sa coquine, après avoir adoré sa Déesse.

SUr la *Sallé* la critique est perplexe :
L'un en disant qu'elle a fait maints heureux ;
L'autre répond qu'elle en veut à son sexe,
Un tiers prétend qu'elle en veut à tous deux.
Mais c'est à tort que chacun la dégrade,
De sa vertu pour moi je suis certain
Resnel soutient qu'elle n'est pas Tribade,
La *Grogner* dit qu'elle n'est pas Putain.

ODE

A un Prélat, que son zele pour la défense de la vérité expose à des persécutions.

PRélat, dont les travaux fameux
Ont répandu par-tout la gloire,
Dont les combats victorieux
Immortalisent la mémoire ;
Quels cris s'élevent contre toi ?
Eh ! quelle est cette hydre cruelle

Qui ne peut te voir ſans effroi ?
La vengeance marche près d'elle,
La noire envie arme ſes mains.
Ciel ! de leurs complots inhumains
Sauvez une tête ſi chere ;
L'intérêt de vos dogmes ſaints
Vous rend ſon ſalut néceſſaire.
Mais pourquoi trembler pour ſes jours ?
Continuez, troupes iniques ;
Oui, j'y conſens, ayez recours
A mille odieuſes pratiques ;
Ne montrez que dans de faux jours
Ses démarches les moins critiques ;
Tâchez par d'indignes détours
D'ôter aux éloges publiques
Ses œuvres les plus canoniques.
Inutile, impuiſſant courroux !
L'État, dont il prend la défenſe,
Contre la fureur de vos coups ;
Les Ouailles, que ſa vigilance
Dérobe à vos efforts jaloux ;
La Foi, qu'il maintient contre vous ;
Voilà l'écueil inſurmontable
Où ſe briſeront tous vos traits.
Et toi, Prélat, dont à jamais
Le nom doit être reſpectable,
Ne ceſſe, par d'illuſtres faits,
De mériter toute la haine
De ceux dont l'audace hautaine
Sous le joug d'une juſte Loi,
Prétend faire plier la Foi.

ÉPITRE

ÉPITRE

Qu'un Auteur écrit à un de ſes Amis dans un beſoin d'argent, pour lui en demander.

De ma triſte déconvenue
Apprends, ami, l'aventure imprévue.
Le Diable quittant ſon caveau,
Et voulant ſur notre hémiſphere
Avoir un hoſpice nouveau,
Qui fut & moins ſale & moins chaud
Que ſon domicile ordinaire,
Vient, par je ne ſais quel travers,
De prendre ſon gîte en ma bourſe,
C'eſt là que pour toute reſſource
Il s'offre à mes beſoins divers.
Depuis cet accident funeſte,
Pour moi tout change en l'univers;
Chacun me fuit & me déteſte.
Hôte, Boulanger, Rôtiſſeur,
Ne peuvent me voir ſans frayeur;
Le Marchand ferme ſa boutique,
Le pâle Banquier ſon comptoir,
Et c'eſt un fâcheux pronoſtique
Seulement de m'appercevoir.
Pour expulſer ſi méchant hôte,
Signe de croix & patenôtre,
Et tout ce que la piété
Met d'armes aux mains des Fideles

O

Pour chasser les esprits rebelles,
J'ai tout essayé, tout tenté,
Mais le fripon n'a fait que rire,
Et je prétends en vain lui dire
Que l'Église m'a mis en main
Sur les puissances souterraines
Un despotisme souverain;
Qu'à tort il faisoit le mutin,
Qu'il en augmentoit ses peines:
Le perfide tient toujours bon,
Se raille de mon catéchisme,
Qu'il traite de pure chanson.
Cher ami, si ton exorcisme
Ne vient bientôt à mon secours,
Tu vois le dernier de mes jours.

ÉPIGRAMME

Contre un jeune Prédicateur ignorant, qui avoit donné, comme de lui, une Piece éloquente & pleine d'érudition.

JEune Damis, dans tout ce beau discours,
Où le savoir, les graces du langage,
L'esprit, les mœurs, la nouveauté des tours
De l'Auditeur ravissent le suffrage,
Rien n'est de toi, si j'en crois le lardon.
Mais par trop loin va cette médisance:
Le son de voix, certaine dissonance,
Je ne sais quoi d'Ardennois dans le ton,

Contre ces traits vient prendre ta défense,
Et semble dire, arrêtez, médisants ;
De ce discours si rempli d'éloquence,
Le bon Damis a du moins les accents.

AUTRE ÉPIGRAMME

Sur la rencontre imprévue que l'Auteur fit d'une Demoiselle, avec laquelle il avoit vécu quelques années auparavant d'une maniere très-particuliere, & qui fit semblant de ne pas le reconnoître.

A MADAME ***

Seroit-ce vous, adorable Clarice,
Qu'offrit hier à mes regards surpris
Du sort l'adorable caprice !
Mes sens charmés, mon cœur épris ;
Mon ame jusqu'au fond émue,
Livrée aux transports les plus doux
A votre rencontre imprévue,
Me persuadent que c'est vous.
J'ai reconnu cette taille charmante
Et cette gorge ravissante,
Où l'on voit folâtrer les ris & les amours.
J'ai reconnu cette bouche touchante,
Dont autrefois tous les discours
Flattoient mon oreille étonnée,
Éclairoient mon esprit, attendrissoient mon cœur.

Et qui, par un pouvoir vainqueur,
Retenoient mon ame enchaînée.
Mais, ô portrait ! ô plaisir imposteur !
Dans une muette langueur
Vos yeux venant à s'offrir à ma vue,
Au même instant je vous ai méconnue.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL

DES CORDELIERS.

DÉja la Renommée avoit passé les mers
Pour aller annoncer à cent peuples divers
Que l'invincible Chef de la Gent Cordeliere
Venoit de terminer son illustre carriere.
Déja, pour faire choix d'un digne Successeur,
De chaque Monastere on assemble la fleur,
Et Tolede est choisi pour tenir l'assemblée,
Où doit se réunir l'élite députée.
Le Chapitre commence, il se tient à huis clos,
Un Moine, beau parleur, l'ouvre par ce propos:
O vous ! dignes soutiens de toute gueuserie,
Vous qui faites valoir la sainte momerie,
Qui n'avez pour tout bien & pour tout revenu
Que le droit casuel & du c.. & du cul;
Vous qui de toutes parts venez ici vous rendre,
Au saint Généralat vous qui voulez prétendre;
Vous vous flattez en vain que la Brigue en ces lieux
Favorise jamais des vœux ambitieux.
Quiconque ose aspirer à cette grande place,

Ne doit sur ses talents attendre aucune grace.
Plus humbles, plus savants fussiez-vous mille fois,
Plus ardents à gueuser que le grand Saint François,
Si vous n'avez des v... d'une énorme mesure,
Vous devez de ce rang vous-même vous exclure :
Le mieux muni de nous doit être Général ;
C'est-là pour notre choix le point fondamental.
A notre Ordre aujourd'hui donnons un nouveau lustre
Choisissons parmi nous le v... le plus illustre.
Peres, préparez-vous, voici l'instant fatal,
Qu'il faut mettre au grand jour le sceptre monacal ;
De vos roides engins montrez la révérence,
Et voyons qui de nous aura la préférence.
Alors montrant le sien : voici, dit-il, mes droits,
Et le signe assuré de mes fameux exploits,
Quoiqu'on en ait tranché par un malheur funeste,
Pour être Général voyez ce qui me reste :
Révérends, c'est, je pense, un assez bel hochet.
A son aspect, on croit voir un v.. de mulet.
Saisi d'un saint transport, un vieillard en lunette
S'approche, pour le voir, fait une humble courbette.
De près il l'examine, & dit : Par saint François,
Voilà, je crois, de l'ordre un des plus beaux anchois.
Mais d'un air dédaigneux saisissant la parole,
Pere Tapeux soutient que c'est une hyperbole,
Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur,
Défie, à son égard, le plus rude censeur ;
Et levant de la main sa longue robe brune,
De l'autre il sort un v.. propre à faire fortune.
A peine le peut-on empoigner d'une main,
Long à proportion, quarré, sec & mutin.

Voilà, dit-il, un... rougissant de colere,
Et non pas ce que vient de nous montrer le Pere
Avec cet outil-là, je peux sans me gêner,
Fournir mes douze coups, dont six sans déc... ner.
Le Chapitre sourit, & prend cette bravade
Pour un discours en l'air, pour une gasconade;
Mais le Moine, piqué de cet affront nouveau,
Frappe de son .... vingt fois sur le bureau;
Cet effort vigoureux fait trembler le Chapitre,
L'on admire, l'on rend justice à votre titre,
Vous méritez beaucoup, lui dit le Président,
Pere Tapeux, calmez ce noble emportement:
C'est assez, Révérend, contenez ce tonnerre,
Vous avez effrayé tout notre monastere;
Votre engin à son tour doit être mesuré,
Et s'il est le plus long, il sera préféré.
Pere Examinateur, commencez votre ronde,
Que chacun fasse voir sur quel titre il se fonde;
Qu'on enregistre tout, la taille & la grosseur,
Qu'on fasse mention exacte de longueur,
Et du tour du Breteur; sur-tout qu'on examine
Les c... & les v... jusques à leurs racines;
Enfin ce que chacun montrera de vigueur,
Soit dans votre examen produit en sa faveur.
L'examen achevé, il faut que l'on opine,
Mais pour l'élection nul ne se détermine.
Et Pere Brise-motte & Pere l'Enfonceur
Ont leurs engins égaux en longueur, en grosseur
Également bandant, ils ont des reins de diable,
Les c... lons sont égaux, enfin tout est semblable;
Mais comment faire un choix, où tout paroît égal?

Il faut pourtant que l'un des deux ſoit Général.
Pour nous tirer, dit l'un, de cette incertitude,
Mettons-les tous les deux à quelqu'épreuve rude:
Pour choiſir ſans ſcrupule & ſans prévention,
Faiſons venir ici jeune fille & garçon;
Sur l'un & l'autre ſexe exerçons leur courage,
Nous verrons qui des deux prend mieux un pucelage;
Lequel en f.... rie eſt meilleur ouvrier,
En un mot, qui des deux eſt meilleur Cordelier.
Bientôt après ces mots on préſente à la Salle
Un jeune Ganymede, une jeune Veſtale,
Environ de quinze ans, plus belle que le jour,
Teint de roſe & de lys, ouvrage de l'amour.
Chaque Pere en voyant cette jeune fillette,
Sent ſon bidet tout prêt à rompre ſa gourmette.
Le Préſident fait ſigne au Pere l'Enfonceur
De commencer l'épreuve, & grimper ſur la Sœur.
Sitôt dit, ſitôt fait: deſſus une couchette
Miſe en ces lieux exprès mon Frocard vous la jette,
Il la trouſſe, & ſe met en devoir d'obtenir
Des plaiſirs que l'amour ne ſauroit définir.
Le Pere avec tranſport acheve ſa victoire,
Et retirant du c... ſon v.. couvert de gloire,
Sitôt il le renfonce, & pour dignes exploits,
De l'aveu du Tendron il déchargea ſix fois,
Six fois ſans déc... er; & puis levant ſa cotte,
Il fait voir au grand jour la plus charmante motte,
La cuiſſe la plus blanche, & le plus beau c... n
Qui ſe trouva jamais ſous jupe de Nonnain.
Le v... du Moine alors montrant ſa rouge tête,
S'échappa furieux de la ſainte brayette,

Écumant de luxure, il remonte à l'inſtant,
Jean-chouard cette fois entre plus aiſément.
Ce jeune petit c.., quoique c.. de poupée,
Au Moine vigoureux laiſſe une libre entrée,
Dans ce ſecond aſſaut, ſans plainte & ſans douleur,
De l'enfroqué Jean-f... elle remplit l'ardeur,
Tant & ſi bien, qu'enfin ne pouvant paſſer outre,
Il lui laiſſe le c.. tout barbouillé de f..tre.
Le Pere l'Enfonceur, illuſtre Candidat,
Ainſi fut éprouvé pour le Généralat.
Le Pere Briſe-motte à ſon tour ſur la ſcene
Entre, & dit qu'il f..tra dix coups tout d'une haleine.
Il eſſuye le c.. de cette jeune Sœur,
Et dans trois coups de cul lui cauſe une douleur
Qui fait jetter des pleurs à la jeune innocente.
Le Moine ſans pitié dans ſon ardeur brûlante,
La ſerre entre ſes bras, ſaiſi d'un doux tranſport,
Sentant ſon v.. preſſé comme par un reſſort,
Change en tendres ſoupirs les pleurs de ſa conquête,
Et régale ce c.. d'une ſi belle fête,
Que le cul de la Nonne en ſauta de fureur.
Le paillard darde au fond la bénigne liqueur,
Et ſuivant ſans repos l'amoureux exercice,
Douze coups, tous portants; ſon v.. lui fut propice.
La douzaine finie, on crut qu'à cette fois
Le Moine borneroit le cours de ſes exploits:
On alloit opiner, quand ce nouvel Hercule
Retournant le Tendron, du premier coup l'enc..le
Sodomiſe deux coups, & deux fois déchargeant,
Il retire du cul deux fois ſon v.. bandant.
Juſques-là Briſe-motte avoit eu l'avantage,

Et le Chapitre alloit lui donner son suffrage,
Le mien n'est pas pour lui, répond Frere Frappart,
Au choix en question je prétends avoir part,
Et sur lui remporter une pleine victoire :
Mon v.. n'est pas si long, Peres, je veux le croire,
Mais pour f.. tre je veux lui damer le pion,
Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.
Il dit, & sur le champ déculotant le Frere,
Aux yeux des Papelards paroît le beau derriere.
Il pousse vivement son v.. sans le mouiller,
Sans effort & sans peine enc... l'Écolier.
Chacun frappe des mains à ce charmant spectacle;
Et l'on tient que le coup approche du miracle ;
Quand le b.. gre, charmé de l'applaudissement,
Leur dit, sans déc.. r je f.. trois tout un an.
Le saint homme, en effet, de toute la journée
Ne cessa de tenir la mazette enc....
Le Président se leve, & recueille les voix :
Tout est en sa faveur, le Chapitre en fait choix;
Quand un Moine étourdi se saisit de la porte,
Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Cordelier sorte;
Sans avoir déclaré qu'il faut, pour être élu,
F.. tre quarante coups, soit en c.. soit en cul,
Appellant de leur choix au plus prochain Concile,
Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile,
Qu'il offre de montrer sa proposition
Mise dans le moment en exécution.
Il sort, ferme après lui : le Chapitre en murmure,
Je veux vous f.. tous, dit-il, par la serrure;
Pied ferme & v.. en main, il les prend au guichet,
Les Moines se voyant surpris au trébuchet,

Délibèrent enfin, & la sainte assemblée,
Qui se voit au passage à coup sûr enfilée,
Veut bien qu'à ce mutin on présente le cul :
Tout autant il en sort, tout autant de f. . tu.
Pas un n'en est exempt, pas même la vieillesse,
Le b. . gre enc. . . . tout d'une même vîtesse :
Chaque Moine convient qu'il n'a rien vu d'égal,
Et qu'on ne peut choisir un plus grand Général.

LE DÉSAGRÉMENT
De la Jouissance.

ENfin après six mois de peine & de soupirs,
Climene s'est rendue à mes pressants desirs ;
D'un moment tendre & doux j'ai saisi l'avantage.
Mais hélas ! qui l'eût cru ? Cette prude sauvage
Qui tant & tant de fois a refusé mes vœux,
A plus f. . tu de coups que je n'ai de cheveux.
Son c. . avec son cul font une même fente,
Mon v. . en fut frappé d'horreur & d'épouvante ;
Et parcourant au loin cet abîme profond,
En même-temps f. . tit & le cul & le c. . . .
O vous qui recherchez l'honneur d'un pucelage,
Amants, ne jugez pas du c. . par le visage.
Les dévotes Beautés qui vont baissant les yeux,
Sont celles plus souvent qui chevauchent les mieux :
Telle, d'un air bigot, vous affronte & vous dupe,
Qui pour un malheureux vingt fois leve sa jupe,
Et feignant de prier, en fermant son volet,
Pour un Godemiché quitte son Chapelet.

LE POINT D'AIGUILLE.

CONTE.

Certain Tendron qu'Iſabeau l'on nommoit,
Après quinze ans ayant ſon pucelage,
Cas ſingulier, dans un bal ſe trouvoit:
Chacun illec de danſer faiſoit rage,
Fors Iſabeau; la pauvre fille étoit
Seule en un coin faiſant triſte figure,
Les yeux baiſſés, & tenant ſa ceinture
De ſes deux mains elle ne remuoit;
Si qu'euſſiez dit que c'étoit une Idole.
Un ſien ami, que j'appelle Damon,
Vient l'accoſter, lui fait cette leçon:
Tandis qu'ici l'on rit, l'on cabriole,
Être ainſi triſte à vous n'eſt pas fort beau;
Chacun s'en moque; allons, belle Iſabeau,
Venez danſer, ſouffrez que je vous mene,
Là votre main.... Non ce n'eſt pas la peine,
Dit Iſabeau, Monſieur, laiſſez ma main,
Bien grand merci; pourtant ne croyez mie
Que tel refus provienne de dédain;
Car de danſer j'aurois bien grande envie:
Mais on m'a dit que quand je danſerois,
Mon pucelage auſſitôt je perdrois,
Qu'il tomberoit devant les gens; eh Dame!
Maman après mé chanteroit ſa gamme,
Bien la connois, elle m'affoleroit.
Ah! dit Damon, qui ſous cappe rioit,

Je vois que c'eſt ; or qu'à ce point ne tienne
Que ne preniez votre part du plaiſir ;
Dans ce moment tout à votre loiſir
Pourrez danſer, ſans crainte qu'il advienne
Ce que ſi fort me ſemblez redouter :
Il faut ſans plus à votre pucelage
Trois points d'aiguille, & vais ſans différer,
Si le voulez, vaquer à cet ouvrage ;
Je ne ferois, pour tout autre que vous,
Beſogne telle, or ça dépêchons-nous,
Puis danſerons après tout à notre aiſe.
Auſſitôt dit, notre belle niaiſe
Suit le galant, & tout alla ſi bien,
Que de leur fuite on ne ſoupçonna rien.
Voilà Damon qui prend en main l'aiguille,
Vous fait un point, puis un autre ; la fille
De prendre goût, & de dire : ah ! vraiment,
Je couds fort mal, à ce que dit Maman,
Elle me gronde : oh bien ? qu'elle m'achete
Pareille aiguille, Elle verra beau jeu :
Les vend-on cher ? couſez encore un peu.
On coud un point, puis Damon fait retraite :
Belle, dit-il, c'eſt bien aſſez couſu
Pour cette fois, & votre pucelage
N'a deſormais à craindre aucun dommage,
Venez danſer. La friponne eut voulu
Ne point ſitôt abandonner l'ouvrage ;
Elle alléguoit bien des *ſi*, bien des *mais* :
Rien que trois points, il ne tiendra jamais,
Oncques ne fut robe trop bien couſue ;
Mais le galant s'éloignant à ſa vue,

Elle rentra dans le bal à l'inſtant.
Quelqu'un la prend pour danſer, elle danſe ;
On admira ſa noble contenance,
Son air, ſes traits, ſon teint vif & brillant ;
Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.
Un ſeul moment d'Iſabeau l'imbécille,
Avoit ſu faire Iſabeau la gentille :
Comment cela ? Demandez-le aux Docteurs,
Docteurs en Loix, ou bien en Médecine ?
Nenni dà, non, au Diable leur doctrine ;
Ce ſont pédans que Dieu fit. C'eſt ailleurs,
Que trouverez ſolution certaine
De cettui cas : chez Jean le Florentin,
Chez mon Patron, le gentil La Fontaine,
Gens qui d'amour tiennent tout leur latin.
Or, reprenons notre conte : la Belle
Ayant danſé pendant aſſez long-temps,
Vint à Damon : je crains fort, lui dit-elle,
Qu'après maints ſauts & maints trémouſſements,
Ce qu'avez fait ne ſoit peine perdue :
Partant allons coudre tout de nouveau
Mon pucelage ; il ne ſeroit pas beau
Que tout-à-coup il tombât à la vue
De tout le monde, & pouvant l'empêcher,
Vous en auriez autant que moi de blâme ;
Venez donc, ſoit. Damon répond : oh Dame !
Plus n'ai de fil ; d'un autre couturier
Pourvoyez-vous. C'eſt méchanceté pure,
Dit Iſabeau, de fil vous n'avez plus !
Eh ! dites-moi, que ſont donc devenus
Deux pelotons qu'aviez à la ceinture ?

QUATRAIN.

Du Comte de Guiche à Mr. d'Olonne.

COmte jaloux de la Comteſſe,
Crois-moi, ne me reproche rien,
Mon ſort eſt moins doux que le tien;
Je ne f... que ta femme, & tu f... ma maîtreſſe.

LA COMTESSE
D'OLONNE,
COMÉDIE.

ACTEURS ET ACTRICES de la Piece.

ARGÉNIE, *la Comtesse d'Olonne.*

BIGDORE, *le Comte de Guiche.*

GELONIDE, *la Comtesse de Fiesque;*

L'ABBÉ, *l'Abbé de Roye.*

MARCELIN, *Marsillac.*

LIZE, *Femme de Chambre de la Comtesse d'Olonne.*

CASTELLOR, *le Duc de Castres.*

MANICAMP, *le Giton du Comte de Guiche.*

GANDALIN, *le Duc de Candale, & autres.*

LA COMTESSE *D'OLONNE*, COMÉDIE.

Le Théatre représente, à l'ouverture de la Piece, la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, sa Femme-de-Chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller. La Comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire, & dit sous le nom d'Argenie.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE, LIZE.

ARGENIE *croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier Amant.*

Fantôme impérieux, qui vient mal-à-propos
Condamner mes plaisirs, & troubler mon repos,
Va porter aux enfers ta noire jalousie,
Et ne te mêle plus de censurer ma vie.
Chargé de tant d'horreurs, de quoi t'avises-tu
De revenir ici me prôner la vertu ?
Ne te souvient-il plus que je suis une femme,
De qui le c.. brûlant sent la plus vive flamme,

Et que de ton vivant, loin de me soulager,
Cruel, tu débandois à me faire enrager ?
Non, je ne te crains plus, tes menaces sont vaines,
Par ton heureux trépas la mort brisa mes chaînes :
Depuis ce doux moment, prodiguant mes faveurs,
J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs ;
Il faut f..tre ou mourir.

LIZE.

Il faut mourir ou foutre !
Est-ce donc la colere, ou l'amour qui vous outre ?
Madame, qu'avez-vous ?

ARGENIE.

Ah ! Lise, quel réveil !
Et que n'ai-je point vu dans mon triste sommeil ?
Au sortir du repas me trouvant assoupie,
Sur ce lit de repos je me suis endormie ;
Lorsque me remplissant & d'horreur & d'effroi,
Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
Infame, m'a-t-il dit, d'une voix effroyable,
Je viens te reprocher ta vie abominable,
Ingrate, as-tu sitôt perdu le souvenir
De l'estime où mon feu pouvoit te maintenir.
Dans le nombre des morts je n'étois pas encore,
Quand tu m'associas Marcelin & Bigdore,
Chrisante, Castellor, l'Aventurier, l'Abbé,
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
Que tu m'as fait souffrir ! Mais mon plus grand supplice
Fut de voir quels amants étoient à ton service ;
Que sans discrétion & sans cacher ton feu,
Tu fis de plus en plus à tous venants beau jeu.
Va, ton abaissement fait honte à ma mémoire ;

Ma paſſion à part, il y va de ma gloire.
Les Dieux, pour t'accabler de malheurs infinis,
Vont t'élargir le c.. & raccourcir les v...;
Les plus jeunes f.. teurs auront mille foibleſſes,
Toujours à contre-temps tu leveras les feſſes,
Et tes amants, contraints par une dure loi,
Au milieu du coït s'endormiront ſur toi.
Pour un gueux impuiſſant l'amour te rendra folle,
Tes moindres maux ſeront chaude-piſſe ou v...le;
Enfin, Bougreſſe, enfin, pour avoir trop f.. tu,
Un chancre confondra ton c.. avec ton cu.
L'ombre à peine eut fini ces mots épouvantables,
Qu'il diſparut.

LIZE.

O Ciel! quels malheurs effroyables
Menacent vos beaux jours! & quel affreux tableau!
N'appréhendez-vous pas de tomber en lambeaux?

ARGENIE.

On ne peut de frayeur être plus agitée.

LIZE.

Vous êtes dans l'amour auſſi trop emportée:
Madame, Gandalin peut bien vous gourmander;
Pour vous f.. tre il ne faut que vous le demander.

ARGENIE.

Que veux-tu, ma Lizon, je n'ai que cette envie,
Et c'eſt le plus grand bien qu'on goûte dans la vie.

LIZE.

Je lis dans votre cœur, je connois votre goût,
Il n'eſt aucun plaiſir pour vous, ſi l'on ne f..
Abandonnez-vous donc à votre humeur lubrique,
Et mêlant l'Étranger avec le Domeſtique,

Le Prince, le Bourgeois, & les premiers venus,
F..tez, f.. tez, Madame, à c... lons rabattus.

SCENE II.

La Comtesse d'Olonne devient amoureuse du Comte de Guiche, & consulte la Comtesse de Fiesque.

ARGENIE, GÉLONIDE.

ARGENIE.

Vous ne croiriez jamais, aimable Gélonide,
Que pour prendre un Amant je fusse encor timide;
Cependant je balance à recevoir le cœur
D'un garçon de vingt ans, d'un aimable vainqueur,
Qui me dit chaque jour qu'il m'aime & qu'il m'adore:
Vous le connoissez bien, c'est le charmant Bigdore,
Qui véritablement, en ressentant vos coups,
N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait? Est-il homme solide?
Vous m'entendez fort bien, ma chere Gélonide.

GÉLONIDE.

Madame, à tout ceci, d'honneur je n'entends rien.

ARGENIE.

Je parlerai plus clair : ce garçon f..-t-il bien?

GÉLONIDE.

Que dites-vous, Madame? Ah l'horrible langage!

ARGENIE.

Ne le parlez-vous plus depuis votre veuvage?

GÉLONIDE.

Moi, je dis tout au plus des mots à double sens.

ARGENIE.

Comment nommez-vous donc un v. . en mot décent ?

GÉLONIDE.

Si je nommois cela, je dirois une pine.

ARGENIE.

Ayant le v. . au c. ., vous m'avez bien la mine
De l'y laiſſer plutôt juſqu'à demain matin,
Que d'oſer, pour l'ôter, le toucher de la main.
Mais quittons ce propos, chacun f. . . à ſa guiſe,
Banniſſons les façons, parlons avec franchiſe ;
Que me conſeillez-vous ſur ce nouveau f. . . . r ?

GÉLONIDE.

On ne prend là-deſſus avis que de ſon cœur :
Pour moi j'ai cru le mien, croyez-en donc le vôtre,
Il vous conſeillera beaucoup mieux que tout autre.

ARGENIE.

Le mien ſur ce f. . . r ne me dit rien de bon,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit pas le c. . ;
Au contraire, on m'a dit qu'il eſt de la manchette,
Et que faiſant ſemblant de le mettre en levrette,
Le drôle en vous parlant toujours de grand chemin,
Comme s'il ſe trompoit, enfiloit le voiſin,
Par inclination c'eſt un branleur de pique.

GÉLONIDE.

Et qui cherche le c. . par pure politique.

ARGENIE.

Que dites-vous, Madame, & comment parlez-vous ?

GÉLONIDE.

On apprend à hurler aux bois avec les loups.

ARGENIE.

Je ſuis de votre avis, Madame, je l'approuve ;
Mais je ſuis la Brebis pour f. . . . e, & vous la Louve.

SCENE III.

La Comteſſe d'Olonne, amoureuſe du Comte de Guiche, l'appelle.

Parodie du Cid.

ARGENIE, BIGDORE,

ARGENIE.

A Moi, Comte, deux mots.

BIGDORE.

Parle.

ARGENIE.

Ote-moi d'un doute;
Connois-tu bien le c.. ?

BIGDORE.

Oui.

ARGENIE.

Parlons bas, écoute:
Sais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois que le cu,
Qu'en tous lieux on t'appelle un B..gre, le ſais-tu ?

BIGDORE.

Tels diſcours ſont tenus par Dames mépriſées.

ARGENIE.

Non, non, nous ſavons bien tes hiſtoires paſſées.

BIGDORE.

A quatre pas d'ici, je t'en éclaircirai.

ARGENIE.

Jeune préſomptueux.

BIGDORE.

Je ſuis jeune, il eſt vrai,
A peine ai-je vingt ans; mais aux c....les bien nées,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

ARGENIE.

De t'attaquer à moi, qui t'a rendu ſi vain,
Toi qn'on ne vit jamais le v.. roide à la main ?

BIGDORE.

Je n'ai, juſqu'à préſent, jamais trompé de belles,
Et ton c.., ſi tu veux, en ſaura des nouvelles.

ARGENIE.

Sais-tu bien qui je ſuis ?

BIGDORE.

Oui : tout autre que moi,
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille f.....rs crévés à ton ſervice,
Semblent me préſager un ſemblable ſupplice.
J'attaque en téméraire un c.. toujours vainqueur.
Mais j'aurai trop de force, ayant aſſez de cœur :
A qui f... Argenie il n'eſt rien d'impoſſible,
Ton c.. eſt invaincu, mais non pas invincible.

ARGENIE.

La grandeur qui paroît aux diſcours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour ſe découvroit aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la jeuneſſe,
Mon cœur te deſtinoit en ſecret ſa tendreſſe.
Il eſt vrai que le bruit de ton peu de vigueur
Avoit, non ſans raiſon, ralenti mon ardeur ;
Mais puiſqu'il eſt certain, & qu'enfin tu m'aſſures
Que tout ce qu'on a dit eſt autant d'impoſtures,
Je viens t'offrir mon c.., m'abandonner à toi,
Et me faire un plaiſir de recevoir ta foi.

SCENE IV.

Le Comte de Guiche en veut jouir, il se trouve impuissant, & veut s'excuser, en disant

BIGDORE.

MAdame, pardonnez à ce triste accident,
Il vient de trop d'amour.

ARGENIE.

Ah! ne m'aimez pas tant,
Si votre trop d'amour cause votre impuissance,
Honorez-moi, Seigneur, de votre indifférence;
Mais puisque le destin vous a fait pour les culs,
Pourquoi Diable songer à faire des cocus?
Apprenez, apprenez enfin à vous connoître;
Sortez, ou je vous fais jetter par la fenêtre.

SCENE V.

Le Comte de Guiche, après avoir raconté son aventure à Manicamp, son Giton, il lui dit.

BIGDORE.

SAisi du plus juste dépit,
Je voulois me couper le v..:
Ma résolution fut vaine:
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avoit tout glacé,
Tout malotru, tout replissé,

Et

Étoit allé chercher ſon centre,
Et s'étoit ſauvé dans mon ventre.
Ne pouvant donc rien faire à ce b.. gre de v..,
Voilà ce qu'à peu près ma colere lui dit:
Toi, qui fais le vaillant quand tu ne vois perſonne;
Et ſur la foi duquel eſt fou qui s'abandonne,
Infame traître, à qui je peux donner le nom
D'une partie honteuſe, avec juſte raiſon,
Toi, qui ne pris jamais les gens que par derriere;
Et par qui je reſſemble au Maréchal mon pere,
Dis-moi pourquoi la peur t'a ſi fort raccourci,
Que t'ai-je fait, ingrat, pour me traiter ainſi?
Mais le lâche, l'œil morne & la tête baiſſée,
Sembloit ſe conformer à ma triſte penſée:
C'étoit du temps perdu que lui rien reprocher,
Il étoit à ma voix auſſi ſourd qu'un rocher.

SCENE VI.

Le Comte de Guiche retourne à la Comteſſe d'Olonne, & s'en acquitte à ſon honneur; elle lui dit:

ARGENIE.

JE reconnois, Seigneur, que j'étois dans l'abus:
Or qu'aimez-vous le mieux, ou des c... ou des culs?
A préſent vous avez de tous deux connoiſſance.

BIGDORE.

Je fais des c... aux culs beaucoup de différence,
Et ſi, juſqu'à préſent, j'ai mieux aimé les culs,
Reine, c'eſt que les c... ne m'étoient pas connus,
Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir un autre

Plus haut, ni plus brûlant, plus charmant que le vôtre;
N'eſt-il pas vrai mon cœur ?

ARGENIE.

Je crois, ſans vanité,
Qu'il n'en eſt pas beaucoup de cette qualité;
Les enfants n'en ont pas fort ouvert le paſſage,
Et tout le monde y trouve un air de pucelage.

ODE A PRIAPE,

Par Mr. Piron.

Foutre des neuf garces du Pinde ;
Foutre de l'amant de Daphné,
Dont le flaſque v . . ne ſe guinde
Qu'à force d'être patiné :
C'eſt toi que j'invoque à mon aide,
Toi, qui dans les c . . . d'un v . . . roide
Lance le f. . . tre à gros bouillons ;
Priape, ſoutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine
Portes le feu de tes c . . .j. lons.

Que tout bande, que tout s'embraſe
Accourez, Putains & Ribauds.
Que vois-je ! où ſuis-je ! ô douce extaſe !
Les cieux n'ont point d'objets ſi beaux,
Des c. . . . les en bloc arrondies,
Des cuiſſes fermes & bondies,
Des bataillons de v . . . bandés,

Des culs ronds sans poil & sans crottes,
Des c . . , des tettons & des mottes,
D'un torrent de f. . tre inondés.

Restez, adorables images,
Restez à jamais sous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes Législateurs & mes Dieux.
Qu'à Priape on éleve un Temple,
Où jour & nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux f. . teurs :
Le f. . tre y servira d'offrande,
Les poils des couilles de guirlande,
Les v. . . de Sacrificateurs.

Aigle, Baleine, Dromadaire,
Insecte, Animal, Homme, tout
Dans les Cieux, sous l'eau, sur la terre;
Tout nous annonce que l'on f. .
Le foutre tombe comme grêle,
Raisonnable ou non, tout s'en mêle,
Le c. . . met tous les v. . . en rut ;
Le c. . du bonheur est la voie,
Dans le c. . gît toute la joie,
Mais hors le c. . point de salut.

Que l'or, que l'honneur vous chatouille,
Sots avares, vains conquérants ;
Vivent les plaisirs de la c. . . . le,
Et f. . tre des biens & des rangs,
Achille aux rives du Scamandre
Ravage tout, met tout en cendre;

Ce n'eſt que feu, que ſang, qu'horreur,
Un c... paroît; paſſe-t-il outre ?
Non, je vois bander mon J...f...tre,
Ce Héros n'eſt plus qu'un f...teur.

Quoique plus gueux qu'un rat d'Égliſe,
Pourvu que mes c...lons ſoient chauds,
Et que le poil de mon cul friſe,
Je me f... du reſte en repos.
Grands de la terre l'on ſe trompe,
Si l'on croit que de votre pompe
Jamais je puiſſe être jaloux :
Faites grand bruit, vivez au large,
Quand j'en...ne & que je décharge,
Ai-je moins de plaiſir que vous ?

De f...teurs la fable fourmille.
Le Soleil f... Leucothoé,
Cynire f... ſa propre fille,
Un Taureau f... Paſiphaé,
Pygmalion f... ſa Statue,
Le brave Ixion f... la Nue,
On ne voit que f...tre couler.
Le beau Narciſſe pâle & blême,
Brûlant de ſe f...tre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enc...r.

Socrate, direz-vous, ce ſage
Dont on vante l'eſprit divin,
Socrate a vomi peſte & rage,
Contre le ſexe féminin.
Mais pour cela le bon Apôtre

N'en a pas moins f..tu qu'un autre ;
Interprétons mieux ses leçons :
Contre le sexe il persuade ;
Mais sans le cul d'Alcibiade,
Il n'eût pas tant médit des c...

Mais voyons ce brave Cynique,
Qu'un B...gre a mis au rang des chiens,
Se b...ler gravement la pique,
A la barbe des Athéniens,
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne,
L'éclair brille, Jupiter tonne,
Son v... n'en est point démonté ;
Contre le Ciel sa tête altiere,
Au bout d'une courte carriere,
Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin dans l'Olympe,
Perce des culs, bourre des c...
Neptune au fond des eaux y grimpe,
Nymphes, Syrenes & Tritons,
L'ardent f...teur de Proserpine
Semble dans sa c...le divine
Avoir tout le feu des enfers.
Amis, jouons les mêmes farces,
F...tons tant, que le c.. des G...ces
Nous f...te enfin l'ame à l'envers.

Tysiphone, Alecto, Megere,
Si l'on f... toit encore chez vous,
Vous, Parques, Caron & Cerbere,
De mon v.. vous tâteriez tous.

Mais puiſque par un ſort barbare
On ne bande plus au Tenare,
Je veux y deſcendre en f...tant :
Là mon plus grand tourment ſans doute,
Sera de voir que Pluton f...te,
Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble donc tes infortunes,
Sort, f.... tu ſort, plein de rigueur,
Ce n'eſt qu'à des ames communes
Que tu pourrois f...tre malheur ;
Mais la mienne que rien n'allarme,
Plus ferme que le v. . d'un Carme,
Rit des maux préſents & paſſés.
Qu'on me mépriſe & me déteſte :
Que m'importe, mon v... me reſte ;
Je bande, je f.., c'eſt aſſez.

CHANSON,

Sur l'Air : *Quel caprice, quelle injuſtice, &c.*

QU'on me baiſe,
Plus chaud que braiſe
Mon c..., Nicaiſe,
Se préſente à toi :
Qu'on me baiſe,
Point de f...ſe,
Viens, bande à l'aiſe,
Vîte, mets-le-moi,
Avance donc, f...tu calin,

Quoi ! tu n'es pas encore en train ?
Et dans ma main,
Qu'à te b...ler je laſſe en vain,
Ton v..., plus froid que glace,
Reſte mollaſſe,
Il f...maſſe ;
Quel b...gre d'engein !
Mais il dreſſe
Par mon adreſſe,
Le charme ceſſe,
Qu'il eſt gros & long !
Que ſa flamme
Brûle mon ame !
Ah ! je me pâme ;
Que le f...tre eſt bon !

ÉTYMOLOGIE

DE L'AZE-TE-FOUTE,

CONTE.

UN jour de foire dans Châlons,
Colas s'en alloit à la Ville,
Monté ſur le Roi des ânons,
Animal ſoumis & docile
Contre l'uſage des griſons.
N'étant qu'au milieu de ſa route,
Il fit rencontre de Catin
Laſſe, ſuant à groſſes gouttes,
Et faiſant à pied le chemin.

La Belle voyant son voisin,
Qui s'en alloit le vent en poupe,
Le conjura, par saint Martin,
De la laisser monter en croupe.
Un cœur aussi dur qu'un rocher
Se fut attendri pour la Belle;
Elle étoit fraîche, encor pucelle,
Et sa main pouvoit s'accrocher
Par fois au pommeau de la selle.
Mais ces menus dons des Amants,
Que nous autres honnêtes gens,
Avons baptisé *Petite Oye*,
Sont nommés par certains manants
Viande creuse & fausse monnoie.
De ces manants étoit Colas;
Aussi n'en faisoit-il grand cas.
Depuis long temps de la Donzelle
Il avoit pris Ville & Fauxbourgs;
Mais elle défendoit toujours
Avec vigueur la Citadelle.
Le Gars en plus de vingt assauts
Fut repoussé sur la verdure,
Non sans force coups de fuseaux,
Sans mainte & mainte égratignure,
Colas en avoit le cœur gros.
Aussi tout sec piquant sa bête:
Néant, dit-il, à la requête.
Catin le flatte tendrement,
Le manant tousse fiérement;
Si l'une presse, l'autre chante.
Que faire en telle extrémité?

Catin

Catin n'avoit point d'Atalante
Les pieds, ni la légéreté;
Puis c'étoit au cœur de l'été,
Peut-être dans la canicule,
Colas gardoit son quant-à-soi:
Nécessité n'a point de loi.
Enfin, la Belle capitule:
Arrêté fut qu'à chaque pet
Que feroit Messire Baudet,
Maître Colas & la Bergere
Feroient un tour sur la fougere;
Le tout pour le soulagement
Et le repos de la monture;
Que toutefois griffe, ni dent,
Façon aucune, aucun murmure
Ne feroient admis nullement:
Sinon à pied & promptement.
Le traité fait, la Belle monte;
Le drôle aussi-tôt du talon
Frappe le flanc de son grison;
Maître Baudet pete & sans honte,
Il savoit par cœur sa leçon.
A cette espece d'exercice,
Jadis l'avoit dressé Colas,
Pour certaine Dame Thomas.
Martin ayant fait son office,
Colas descend, point de quartier:
Elle eut beau cent fois le prier,
Il l'emporte, il sue, il travaille,
Et d'une sanglante bataille
Revint tout couvert de laurier.

S

Tous deux remontent : la Fillette
Rajuste mouchoir & cornette.
Bientôt après le Villageois
Tournant vers elle le minois,
Fut surpris de la voir plus belle ;
C'étoit l'effet d'un incarnat
Qu'elle avoit acquis au combat.
Tout aussi-tôt ardeur nouvelle,
Coups dans les flancs & nouveau son ;
Pour descendre moins de façon.
A la troisieme pétarade,
Catin vous fait une gambade,
Tire Colas par ses habits,
Lui montrant un prochain taillis ;
Ce bois lui donna l'estrapade,
Il en revint pâle & défait,
Et jurant contre le baudet.
Il n'étoit au but : la Fillette
Avoit découvert son secret ;
Elle talonne, l'ânon pete :
Lors, dit Catin, n'entends-tu pas ?
Quoi, répond l'autre ? l'Aze.... écoute :
Si l'Aze pete, dit Colas,
Palsangué que l'Aze te foute.

LA PUCE,

CONTE.

LE hasard seul, sans l'aide du génie,
Est quelquefois pere d'invention ;

Tel eſt vanté pour ſes productions,
Qui n'y penſa peut-être de ſa vie.
C'eſt ce qu'on voit tous les jours en chymie;
Nature tient tous ſes tréſors ouverts
Aux ignorants auſſi bien qu'aux experts,
Le tout dépend d'en faire la rencontre;
Sans la chercher ſouvent elle ſe montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'étoit fille à découverte aucune;
Mais qui pourtant un matin en fit une
Que cent nonnains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame
Étoit Agnès; farouche elle avoit l'ame,
Non par vertu, mais par tempérament,
Ainſi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorſque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès paſſoit pour fille ſage;
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans.
Auprès d'Agnès Laquais du voiſinage
Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis viſitoient la Maîtreſſe
Pour voir Agnès; mais ſans diſtinction,
Agnès pour tous implacable, tigreſſe,
Égard n'avoit à la condition.
Amour, pour faire à ſon cœur quelques breches,
Avoit contre elle épuiſé maintes fleches
Sans nul effet, elle portoit un cœur
Bien cuiraſſé; ſi que dans ſa fureur
Amour jura de venger cet outrage:
Mais ce courroux tomba ſur ſon auteur,
Agnès tourna tout à ſon avantage.

Dans la ſaiſon de l'aimable printemps,
Un jour, dit-on, de Dimanche ou de Fête,
Du tendre émail dont Flore orne les champs,
La jeune Agnès avoit paré ſa tête.
Entre deux monts formants un ſein de lys,
Étoit placée une roſe naiſſante,
Qui relevoit leur blancheur raviſſante,
Et recevoit un nouveau coloris.
Dans un corſet ſa taille priſonniere,
Pouvoit tenir ſans peine, entre dix doigts.
Sous un jupon d'une étoffe légere,
Un bas de lin paroiſſoit quelquefois,
Tiré ſi bien, & ſi blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue;
Bref, dans l'enclos d'un ſoulier fait au tour,
Son petit pied inſpiroit de l'amour,
L'enfant aîlé, plus eſpiégle qu'un Page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
Voici le temps, dit-il, ça, faiſons rage,
Et dérangeons tout ce vain étalage
Chez cet objet qui m'eſt indifférent.
Auſſi-tôt dit, il change de nature,
Puce devient; d'abord lui ſaute au cou,
Au front, au ſein, à la main, fait le fou,
Laiſſant par-tout une vive piquure.
Notre Beauté, ſenſible à cet aſſaut,
Cherche la puce, en veut faire juſtice;
Mais Cupidon eſquive par un ſaut,
Et doucement ſous ſon corſet ſe gliſſe,
Y fait carnage, & n'en veut déloger.
Fillettes ſont bons morceaux à gruger,

L'Amour en fait souvent son ordinaire :
Si comme lui je savois me venger,
De par Saint Jean je ferois bonne chere,
Agnès en feu déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise,
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite & regarde en tous lieux
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiege ;
Mais il étoit déja loin de ses yeux,
Et lui mordoit une cuisse de neige.
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs ;
Elle défait sa jupe, toute émue :
Au même instant, mille amoureux zéphirs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ses côtés,
Pour une heureuse & douce préférence,
Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance
Qui l'attendoit au sein des voluptés.
A la faveur d'un saut, d'une gambade,
Le petit Dieu soutient sa mascarade ;
Aux barres joue, & sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la Belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours d'un vrai polichinelle.
Pendant le jeu, vers un jeune taillis,
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythere ;
Mais que la belle, injuste & téméraire,
Avec chaleur disputoit à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les immortels sont jaloux de leurs droits :

Puis il étoit queſtion d'un domaine
A faire ſeul l'ambition des Rois.
Dans ſon enceinte, aux allarmes fermée,
Regnoient en paix les délices des ſens :
Il y couloit une ſource enflammée
De pâmoiſons & de raviſſements.
Contre tels forts beſoin eſt de courage,
L'Amour en a bonne proviſion :
Il fait l'attaque, il force le paſſage,
Et prend d'aſſaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rébellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître,
Ne craignez rien pour ce charmant ſéjour,
Si le premier l'amour s'en rend le maître,
C'eſt un tribut qui n'eſt dû qu'à l'amour.
Vaine raiſon : on court à la vengeance ;
Un doigt de roſe, à cet effet armé,
Tient lui tout ſeul l'ennemi renfermé,
Et le preſſant, l'attaque à toute outrance ;
Cupidon fuit par un étroit ſentier,
On le pourſuit, l'attaque eſt redoublée,
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,
Et la demeure en eſt toute troublée.
Les citoyens de ce ſéjour heureux,
Les doux plaiſirs, les charmantes yvreſſes,
Juſques alors oiſifs & langoureux,
Par ce combat ſortant de leurs molleſſes,
Chacun d'un vol badin & careſſant,
S'empreſſe autour de ſon aimable mere ;
Répand ſur elle un charme raviſſant,
Et lui fait tôt oublier ſa colere.

Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,
Fait sous ses coups naître mille délices.
L'Amour lui-même en est tout étonné,
Et se repent déja de ses malices;
Il craint de voir son trône abandonné,
Et ses Autels privés de sacrifices.
De son Palais enfin la volupté
Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue:
Elle se pâme, elle tombe éperdue;
L'Amour échappe, & court épouvanté
Remplir Venus d'une allarme imprévue.
De son extase à peine revenue,
L'aimable enfant recommença ce jeu;
Elle y prit goût, & par elle dans peu
Dans l'Univers la science fut sue:
Mais nuit & jour chez le Peuple Nonnain
Il fut en vogue, où cette heureuse histoire
Fut aussi-tôt écrite sur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

JOUISSANCE.

L'Amoureux oiseau du matin
Chantoit sa premiere victoire,
Quand l'Amour m'éveillant soudain,
Offre Doris à ma mémoire.
Entre mes bras, sensible & tendre,
La jeune Doris devoit rendre
Son premier hommage à l'Amour.
Déja chez moi pour cette fête,

Sont tous les enfants de Cypris :
Les uns pour couronner ſa tête,
Préparent des myrtes fleuris ;
Ceux-ci des campagnes de Flore
Portant un butin précieux,
De ſes dons qui viennent d'éclore
Font un autel délicieux ;
D'autres de leurs aîles légeres
Provoquent les tendres Zéphirs :
Pluſieurs attendent le myſtere,
Folâtrant avec les plaiſirs.
J'animois leur troupe riante,
Quand ſoudain j'entends un bruit ſourd ;
J'ouvre, & je vois Doris tremblante,
A pas lents qui ſuivoit l'Amour.
Ses yeux ſe troublent à ma vue,
Sur ſon front monte la pudeur
Et l'innocente retenue
Combat encore dans ſon cœur.
Sur ſa main délicate & tendre
Je me colle amoureuſement ;
Elle me ſuit ſans ſe défendre
Dans mon heureux appartement.
L'air de Paphos qu'on y reſpire,
Excite, enflame nos deſirs :
Doris ſe trouble, je ſoupire,
Auſſi-tôt volent les plaiſirs.
Après mille baiſers de flamme
Pris ſur ſa bouche & ſur ſes yeux,
Je romps un corſet envieux,
Et ſur ſa gorge je me pâme.

Quels

Quels furent vos tendres transports,
Zéphyrs ! Vos riantes haleines,
Jamais sur l'émail de nos plaines,
N'ont caressé tant de trésors.
Cependant le Dieu qui préside
A ces mysteres révérés,
D'une fureur sainte & rapide
Agite mes sens égarés.
Rempli du Dieu qui me transporte,
J'embrasse Doris, & la porte
Sur l'autel sacré de l'amour ;
Autel simple, mais plein de charmes ;
Où le sang coule sans allarmes,
Où tout mortel reçoit le jour.
O ! toi dont la flamme m'anime,
Dieu d'Amathonte, dis-je alors,
Tu vois à tes pieds ta victime,
Rends-la docile à mes efforts.
A ces mots la Cour de Cythere
Forme un long applaudissement ;
J'acheve un pénible mystere,
Et Doris se plaint tendrement.

VERS

*A Madame de ***, sur un Passage de Pope.*

Pope l'Anglois ce Sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,

Sont le repos, l'aisance & la santé.
Il s'est trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du Ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour?
Qu'il est à plaindre! il n'est heureux, ni sage.

LETTRE

De Mademoiselle..... à Monsieur....

CHer ami, j'ai reçu votre très-petite Lettre; mais toute petite qu'elle est, elle m'a occupé toute la nuit, & m'a occasionné un volume de réflexions plus tendres les unes que les autres, & plus difficiles encore à vous exprimer. Que ne puis-je les tirer assez au clair pour en remplir cette Lettre! que vous seriez content de moi! je vous défierois de croire encore que votre amour l'emporte sur le mien. Les sentimens que vous m'avez inspirés sont trop vifs pour vous les bien peindre. Que votre pénétration m'interprete, qu'elle vous montre tel que vous êtes, aimable, charmant, & avec toutes les qualités capables d'inspirer le plus tendre attachement; qu'elle vous voie par mes yeux. J'ai un cœur, mon plus cher, & un cœur qui vous est tendrement attaché. Quelque vive que soit votre pénétration, quelqu'essor qu'elle prenne, elle ne l'interprétera jamais comme il faut. Hélas! je souffre plus que vous de ne pouvoir pas à loisir vous donner les preuves les plus sensibles de mon amour. Que cet aveu mette le sceau à nos tendres sentimens, en attendant le moment heureux de les couronner.

Il me semble, mon cher petit cœur, que je ne te dis que des mots, & que je t'exprime bien mal à quel pont je t'aime. Viens donc lire dans mes yeux l'assurance de ton bonheur, s'il est vrai que tu le fasses de ma conquête; viens, tout ce que j'ai de plus cher au monde, viens, le plus aimable & le plus aimé des hommes.

RÉPONSE.

JE n'ai pas lu ta Lettre, mon plus cher cœur, je l'ai dévorée, & cela cent fois depuis que je l'ai. Tu n'as rien laissé à ma pénétration.... Eh! que pourrois-je suppléer aux tendres aveux que tu me fais? Qu'ils se sont insinués aisément dans mon ame! ah! quelle volupté ils y ont répandue! J'ai presqu'eu la présomption de penser que j'étois aimé de vous autant que je vous aime: pardonnez, ma bonne amie; la différence de toi à moi, que j'ai sentie à l'instant, a corrigé ma présomption: il n'appartient qu'à toi d'être aimée sans bornes, & voilà comme je t'aime. A chaque lecture que j'ai faite de ta Lettre charmante, je n'ai existé que dans une partie où tout moi-même s'est concentré. Dieux! quel essor mon imagination prenoit dans ces heureux momens! elle anéantissoit l'humanité, te réservoit seule, franchissoit tous les obstacles, voloit vers toi; je me précipitois dans tes bras. Là nos levres collées ensemble, laissoient à peine de temps en temps un libre passage à nos langues amoureuses qui cherchoient à s'unir. Combien de fois tes joues appétissantes, tes yeux touchans, ton front noble,

ouvert, le trône des graces, furent-ils couverts de mes baifers brûlans ! Ils le feroient encore ; mais combien d'autres beautés plus faites pour l'Amour, quoique moins parlantes, demandoient mon hommage ! C'étoit alors que preffé par les plus vives ardeurs je te prenois avec tranfports dans mes bras, & te portois fur l'autel où je voulois confommer le facrifice. Là, d'une main fecondée par l'amour, & par l'amour le plus puiffant, je te dépouillois de tout ce qui n'étoit point toi-même : le voile difparoiffoit.... Quel plus beau fpectacle ! oh ! que tes yeux brillans l'embelliffoient ! je reftois immobile ; ma vue dévoroit toutes les beautés à la fois, fans pouvoir fe fixer fur aucune ; j'admirois..... Surprife de mon extafe, tu me rappellois tendrement à moi, tu m'invitois à être heureux, tes yeux alors rencontroient les miens, ils leur parloient un langage fi touchant.... Je fortois de mon raviffement, je n'ôtois pas, j'arrachois mes vêtemens fuperflus, je fondois fur toi... ta gorge, ton fein, le parterre limité par le centre de la volupté, les colonnes qu'il couronne, tout étoit en proie à mon amour, & l'objet de mes plus tendres careffes. Mes mouvemens précipités changeoient ta fituation ; toutes ces beautés difparoiffoient pour faire place à d'autres auffi dignes de mon culte : je les fêtois avec un égal tranfport. Que tu te prêtois amoureufement à toutes les attitudes que la volupté demandoit de toi ! tes appas les plus cachés n'échappoient point à mes regards lafcifs ; eh ! comment y euffent-ils échappé ? Tu me les indiquois, tu m'invitois à les découvrir, tu les offrois toi-même à mes regards & à mes baifers. Quand preffé par les der-

nieres fureurs de l'amour, je les quittois pour m'unir à toi, tu m'y rappellois; j'y retournois; mes feux y prenoient un nouveau dégré de vivacité : le remede preſſoit, j'y courois. Attends, mon plus cher, me diſois-tu, attends, changeons de perſonnage, ou plutôt apprends de moi à goûter comme il faut les avant-coureurs délectables d'un plaiſir qui ne les égale point : j'obéiſſois. Ah! que tes careſſes dévorantes ajoutoient à ma flamme que je croyois à ſon terme! Laiſſe-moi, te diſois-je, je brûle, je n'en puis plus, je ſouffre.... La violence de mes feux me donnoit des forces, je te remettois dans ta premiere poſture, je ſaiſiſſois le ſceptre de l'amour, je le guidois vers ſon centre : les efforts impétueux qu'il faiſoit pour s'y plonger, t'arrachoient des ſoupirs & des cris, tu me tenois cependant ſerré entre tes bras, tes jambes croiſées ſur moi; tes ſoupirs changeoient de ton, ma bouche les étouffoit la plupart, je la collois plus vivement ſur la tienne, je te preſſois avec plus de tranſports, tu me rendois coup pour coup, ſecouſſe pour ſecouſſe, tu pâmois, je reſſentois dans toutes les parties de mon corps un plaiſir, une volupté, un torrent de délices.

Ah!... ah!... ah!... mon plus cher cœur, viens... accours... Oui, ma plus tendre amie, l'idée ſeule d'un plaiſir que mon imagination m'a fait goûter cent fois, vient de m'en procurer un nouveau. Que ſera-ce, quand je le goûterai en réalité!

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

Fin de la Table.